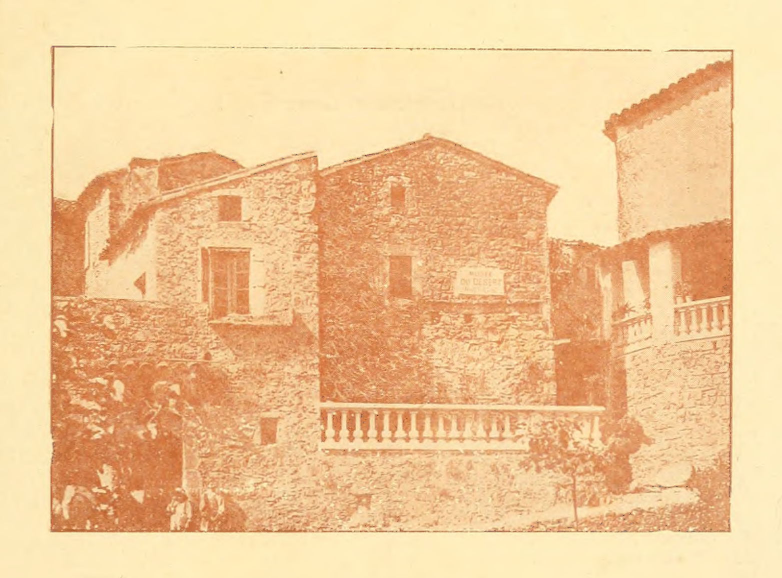
Anduze. Musée du désert
Inauguration du Musée du désert en Cévennes

LE MUSÉE

DU DÉSERT



EN CÉVENNES

1912

Société de l'Histoire du Protestantisme Français

Reconnue d'utilité publique par Décret du 13 Juillet 1870

Ce fut un acte de générosité qui acheta et nous donna le mas Soubeyran. C'est encore la générosité de quelques-uns qui l'a transformé en Musée. Que ces bienfaiteurs soient remerciés!

Qu'ils soient aussi remerciés les donateurs qui nous ont apporté leurs reliques de famille ou des pièces de leurs collections!

Bienfaiteurs du Musée

La Bibliothèque du Protestantisme français ;
M. et Mme Frank Puaux ;
M. et Mme Edmond Hugues ;
M. Jules Siegfried, ancien Ministre, et Mme Siegfried ;
Mme Alfred André ;
M. Henry Pereire ;
M. le pasteur Goulden ;

DEUXIÈME LISTE

Mme la Comtesse de Pourtalès ;
Mme Armand Robin ;
M. Laporte, d'Anduze ;
M. Gaston Tournier.

Donateurs

M. Aurillon.
M. Pierre Agulhon.
L'Eglise d'Aiguesmortes.
L'Eglise d'Aimargues.
L'Eglise d'Anduze.
Mme Léon Angevin.
Famille Antonin.
Mlles Arnaud.
M. le pasteur Atger.
M. L. Atger, de l'Hermet.
Mme Bastide.
M. Bernard, de Mialet.
M. le pasteur Ch. Bost.
M. Bourguet.
M. Cabanis.
M. le lt-colonel Arthur de Cazenove.
M. le pasteur Corbière.
M. le pasteur Courdesse.
M. P. Devoluy, capoulié du félibrige.
M. Emile Fabre.
M. Prosper Falgairolle.
Mme L. Figuière.
M. Fischbacher.
M. Edouard Gautier.
M. Elie Giran.
M. Grail-Lavernède.
M. Edmond Hugues.
M. Alphonse Klop.
Mme Labouchère.
M. Max Léenhardt.
Mlle Lombard.
Mme J. Lung.
M. le pasteur Maillard.
Docteur L. Malzac
Mme veuve Marion
Docteur Marignan.
Mme veuve Martin
M. le pasteur Martin.
Mme Martin-Nègre
M. le pasteur Massip.
M. et Mme Léopold Mazade.
M. et Mme Pierre de Montvaillant.
M. L. Mingaud.
M. Gaston Nègre.
M Elie Peyron, avocat.
Mme Picheral-Dardier.
M. Frank Puaux.
M. L. de Quatrefages de Bréau.
L'Eglise de Sauve.
M. J. de Seynes.
Société des Etudiants Français de Genève.
M. Vernet.
M. Villaret.

INAUGURATION

DU

Musée du Désert

Le Dimanche 24 Septembre 1911

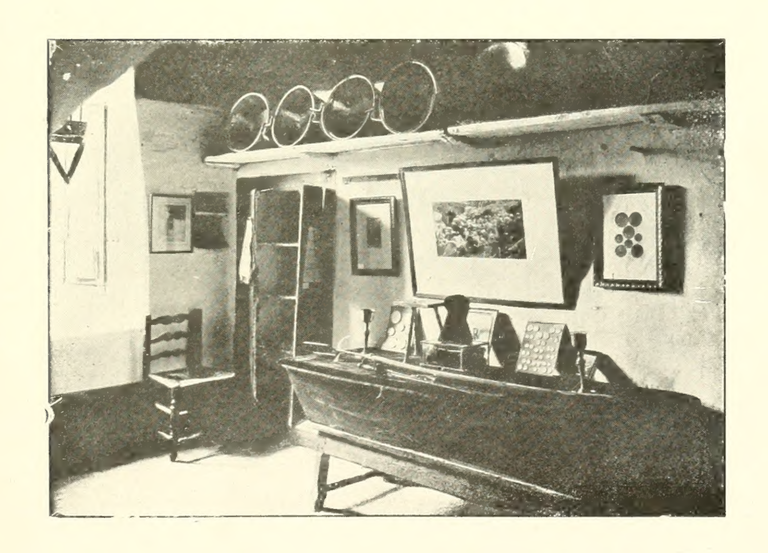
ALLOCUTIONS DE M. FRANK PUAUX

Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français

DE M. EDMOND HUGUES

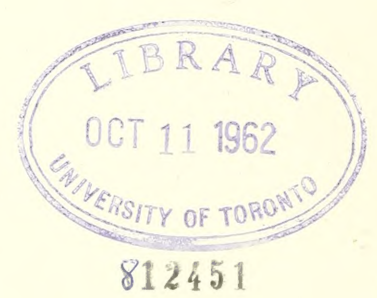
Préfet honoraire, Conservateur de Musée

DE M. LE PASTEUR CHARLES BABUT



EN CÉVENNES

1912


LIBRARY
OCT 11 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

Aux Protestants,

La création du Musée du Désert a été accueillie avec les plus vives sympathies dans nos églises ; aussi, l'œuvre commencée doit-elle être fidèlement poursuivie. « Souvenez-vous de vos conducteurs qui vous ont annoncé la Parole. »

Nous ne pouvons pas permettre que les noms de nos martyrs demeurent ensevelis dans la nuit du passé ; il faut que quoique morts ils nous parlent encore. Les oublier serait la pire des ingratitudes ; nous ne saurions nous en rendre coupables.

Au Désert, ils ont lutté et souffert ; au Désert doit se perpétuer le souvenir de leurs luttes et de leurs souffrances.

Dépendant de la maison de Roland, devenue le Musée du Désert, se trouve une grange qui, dans notre pensée et notre désir, devrait se transformer en temple et, en même temps, en un Mémorial des temps où nos Églises étaient sous la Croix.

Sur ces murs, en effet, nous placerions des plaques de marbre où seraient inscrits les noms de nos martyrs de la période du Désert, auxquels nous devons, après Dieu, la liberté religieuse.

Pour réaliser un tel projet que, seule, inspire la piété envers la mémoire de nos nobles ancêtres, nous faisons appel aux protestants Français.

Il n'est pas possible qu'accomplir une telle œuvre soit le privilège de quelques uns. Tous doivent lui apporter leur concours ; l'intention grandira l'offrande.

Il faut qu'au fronton de ce monument de notre éternelle reconnaissance puisse être inscrit :

A LA MÉMOIRE
DES MARTYRS DU DÉSERT
LES PROTESTANTS
DE FRANCE

Edmond HUGUES
Conservateur du Musée du Désert

Frank PUAUX
Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français

Les dons peuvent être adressés, soit à M. Frank PUAUX, 41, Boulevard Raspail, PARIS, soit à M. E. HUGUES, à ANDUZE (Gard).
(Les noms des souscripteurs seront inscrits dans un album qui sera déposé au Musée).



LE MAS SOUBEYRAN [1]

Le mas Soubeyran est un des huit hameaux de la commune de Mialet.[2] De trois côtés on y accède : Alais, Saint-Jean-du-Gard, Anduze. Les routes, que jalonnent des mas isolés et des hameaux : Saint-Jean-du-Pin, Saint-Sébastien, Générargues, Luziès, Mialet avec sa belle grotte de Trabuc, le pont des Abarines, courent à travers des prairies étroites, ou traversent les premières châtaigneraies des

(1) Cette photographie est de M. le docteur Lassablière, de Paris. Sauf celle-ci et celle de M. le pasteur Lafont, qu'on trouvera plus loin, toutes les illustrations qui ornent cette plaquette sont l'œuvre de M. Paul Gautier, notaire à Anduze, qui a mis à notre disposition son habituel talent et un dévouement qu'aucune difficulté n'a rebuté.

(2) Mialet, canton de Saint-Jean-du-Gard, arrondissement d'Alais.

Cévennes. La route la plus intéressante est peut-être celle d'Anduze, vieille ville historique, accroupie aux flancs de Saint-Julien et aux bords du Gardon. Vers le sud, qu'elle regarde, c'est la plaine des riches vignobles jusqu'à Nimes et Aigues-Mortes « le pays de Chanaan. » Vers le nord, c'est la montagne : les basses Cévennes, avec ses grises terrasses superposées en pierres sèches — travail énorme des générations — qui encerclent jusqu'au sommet de leurs larges escaliers délabrés les flancs des collines et nourrissent la vigne, les mûriers et les derniers oliviers; à l'horizon, les hautes Cévennes, avec ses châtaigneraies, ses bois de pins et de chênes verts. Anduze est à la porte. Devant elle, la plaine; derrière, les chemins de la montagne : le « portail du Pas, » gorge profonde et étroite, où s'engouffre le mistral, à travers laquelle les Gardons se sont frayés leur passage, et que surplombent de leur masse tourmentée, aride et dorée par les soleils d'été, deux montagnes : Saint-Julien et Pierremale.

L'espace étroit qui les sépare
Comme un précipice béant
Semble le résultat bizarre
Du suprême effort d'un géant [1]

Dès que l'on a franchi ce « portail », sans transition, un décor inattendu se présente; c'est le grand cirque vert de la Baou, les bambous de Prafrance, le ruisseau pittoresque de Saint-Sébastien, Générargues, la montée du Raucan du haut de laquelle on découvre, dans la magnificence des jeux de la lumière du Midi, le cours du Gardon, les ruines du château de Tornac barrant l'horizon, et, plus loin, les prés de Beau-rivage chantés par Florian. Puis, à la descente du Raucan, après la Tour maudite, première sentinelle des Cévennes, ce sont des éboulis de blocs,

(1) Les rochers d'Anduze, par M. Boisset.

énormes rochers suspendus au flanc des rochers et arrêtés, semble-t-il, par une main invisible, le Pradinas avec ses platanes séculaires, la vallée silencieuse et étroite du Gardon de Mialet, et, dans le lointain, les lignes bleues, au profil net, des hautes Cévennes.

C'est ici. Au sortir de Luziès, dont les vieilles maisons dégringolent à la route, un chemin caillouteux s'ouvre brusquement à droite, et monte. Le mas Soubeyran, après quelques minutes, se montre sur un piton. Pauvre hameau de quelques feux, maisons grises, construites sur le roc, serrées et tassées l'une contre l'autre, dans l'enchevêtrement que créèrent l'étroitesse du plateau et l'augmention des familles, maisons dont la construction même raconte la vie de ceux qui les habitèrent et l'ancien esprit de famille qui voulait que l'on vécut à côté des pères qui y vieillissaient, maisons qui s'agrandissaient, selon les besoins, à droite, à gauche, enjambant les unes sur les autres, ou séparées par des courettes sombres, des ruelles où deux hommes ne peuvent marcher de front, et que relient entre elles des passages en planches ou des arceaux bas. Tout autour du hameau surplombent les montagnes, autrefois couvertes de chênes verts, de lentisques et d'arbousiers. Il n'y a, aujourd'hui, que de petites châtaigneraies et des chênes verts. Les sommets sont déjà déboisés, et les orages d'automne les ont zébrés de calanques blanches. De ci de là, dans les plis du terrain, quelques mauvaises parcelles de terre sont âprement cultivées, et d'épais murs de pierres, dont un effort, que rien ne rebuta, purgea le sol arable, en marquent les limites. Des sentiers, des raidillons, d'étroits chemins cloutés à la romaine pour l'exploitation des bois. Le paysage est austère, solitaire et mélancolique. Il y faut le soleil pour le transformer en beauté.

Dans ce hameau perdu, vers la fin du XVII[e] siècle, vivait la famille des Laporte, famille de huguenots qui,

depuis longtemps, se perpétuait sur ce sol[1]; montagnards durs au travail, aux prises avec le sol ingrat, besognant ferme, austères et mystiques, tenant, depuis la Révocation de l'Edit de Nantes, leur porte ouverte aux prédicants proscrits qui couraient le pays, et vivant dans l'espoir, toujours déçu, que de meilleurs jours arriveraient et que la liberté de leur culte finirait par leur être rendue. Pour nourriture, des châtaignes, un peu de blé et les rares fruits du pays, des vêtements de laine grossière, cadis, serges, escots, mais des cœurs enthousiastes bien que meurtris, et parfois les grandes colères que produit la souffrance et la violation du droit. Elisée Reclus fait justement remarquer que la constitution essentiellement orageuse du pays, avec les violences du mistral, contribue à donner aux habitants du Languedoc leurs passions soudaines, leurs emportements subits avec leur brusque retour de mollesse et de langueur. Les Laporte, comme leurs coréligionnaires, vivaient dans la terreur, avec l'aggravation de la solitude, la rareté des nouvelles vraies ou fausses, tronquées, colportées aux foires et aux marchés d'Anduze, de St-Jean, d'Alais. Il n'était question que d'enlèvement d'enfants, d'assemblées surprises, de logements de troupes, de maisons rasées et de voisins envoyés aux galères, de femmes jetées en prison, de fugitifs sur les routes de l'exil, d'amis torturés et exécutés, de dénonciations, d'espions, d'amis ou de pasteurs roués et pendus là bas, très loin, à Nimes, à Alais, à Montpellier. La colère couvait: on sait comment elle éclata.

Un des Laporte se réfugia en Hollande. Les autres se jetè-

(1) Il y eut quatre Laporte, l'un pasteur au Collet-de-Dèze qui se réfugia en pays étranger; l'autre, prédicant, contemporain de Vivien, qui fut exécuté le 26 février 1696 sur l'Esplanade de Montpellier; le troisième, qui organisa le soulèvement et les premières bandes et fut tué; le quatrième, enfin, dit Roland, neveu de ce dernier. Acte de baptême de Roland : « Du 7e janvier 1680, Pierre Laporte, fils de Jean Laporte et de Magdellaine Grasse, dumas (*sic*) Soubairan, a esté batizé par moy, ministre soubzne, prézanté en bastême par Pierre Laporte et Pierre Bonhaille, nè le 3e dud. mois. — DESOSTELLE M. »

rent dans le mouvement. « Comme nous sommes avertis que le nommé Laporte s'est rendu le chef de ces bandits, faisait publier, le 17 septembre 1702, l'intendant du Languedoc, nous déclarons que nous donnerons cent pistoles à ceux qui le pourront arrêter mort ou vif. Enjoignons aux Consuls des lieux de faire lire et afficher notre présente ordonnance dans toutes les places publiques. » Laporte fut dénoncé, surpris un mois après et tué d'un coup de fusil. Sa tête, promenée à tous les carrefours des villes, fut exposée sur le vieux pont d'Anduze et envoyée à Montpellier où, de nouveau, on l'exposa à l'esplanade. La mort de l'oncle n'effraya pas son neveu, Pierre, qui devait s'illustrer sous le nom de Roland. « Il avait la taille avantageuse, dit Antoine Court, l'air ferme et élevé ; il était actif, intrépide, infatigable et plein de zèle pour tout ce qui avait du rapport à la religion dans laquelle il était né. » Roland forma une première troupe de vingt-huit jeunes gens et prit la campagne. Avec Cavalier, il est devenu et il reste le héros populaire de la guerre des Camisards.



LA MAISON DE LAPORTE

Dans ce logis du mas Soubeyran, tragique s'il en fût et

Portrait de Laporte, l'oncle : « De taille un peu au dessus de la médiocre, âgé de 35 à 40 ans, portant une petite moustache, le visage noir, assez plein, les yeux noirs et vifs, les cheveux noirs et crépés. »

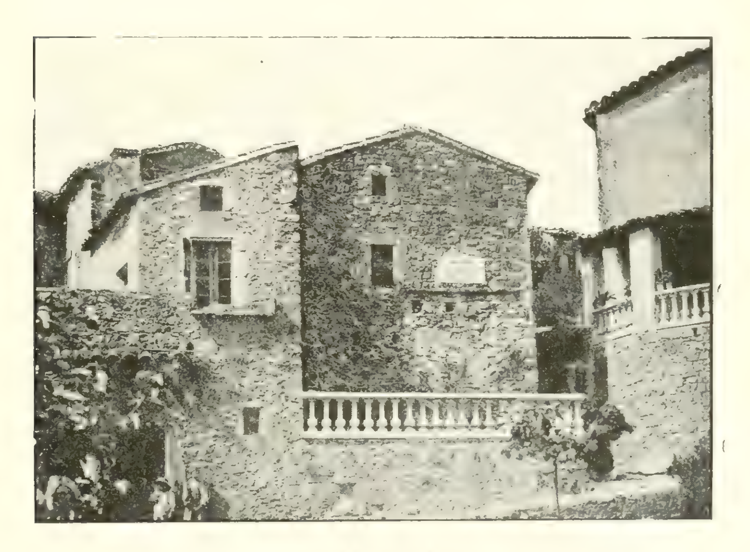
témoin de tant de douleurs, vivait, il y a trente ans, un vieillard amène et doux qui avait la main et sa maigre bourse toujours ouvertes. Il était le dernier descendant des Laporte. La Société de l'histoire du protestantisme venait en 1883 de tenir, à Nimes, sa trentième assemblée annuelle. Après le pélerinage d'Aigues-Mortes, elle voulut faire celui du mas Soubeyran. « Le vieillard qui l'habite, écrivait Jules Bonnet, et qui est lui-même un petit-neveu du chef Camisard, nous reçoit avec émotion. Il a décoré sa maison de branches de laurier pour la circonstance. Il offre aux voyageurs des raisins cueillis sur la vigne de Roland et du vin de cette vigne. » Mais Laporte était aux prises avec la gêne et les tracas du lendemain. Le cœur de Jules Bonnet et du baron F. de Schickler fut touché de cette infortune et leur sympathie agissante lui permit de finir paisiblement ses jours dans la vieille maison de ses pères. C'est ainsi que la Société de l'histoire acquit cette pauvre demeure, et qu'aujourd'hui elle en a transformé les murs vides en musée.

Musée ! Le Musée du Désert de France ! Pourquoi non ?

A mesure que nos Sociétés se transforment — et avec quelle rapidité ! elles tiennent à arracher à l'oubli, à préserver, réunir, grouper, conserver les reliques et les souvenirs du passé et de ceux qui l'ont illustré. La Suisse a donné l'exemple ; quelques uns de ses musées cantonaux sont des modèles. L'Angleterre n'a-t-elle pas la maison de Shakespeare et l'Allemagne celle de Gœthe ? Le Président Taft ne vient-il pas d'inaugurer aux Etats-Unis un temple de granit sur l'emplacement de la pauvre chambre en bois où naquit Lincoln ? Plus près de notre Languedoc, à Arles, le grand Mistral n'a-t-il pas recherché, reconstitué et sauvé les costumes, ustensiles, drapeaux, armes, dessins, tout ce qu'il a pu trouver du passé littéraire, poétique et social de la Provence ?

Pourquoi, serions-nous moins soucieux de notre

vieux passé protestant et français? La Société de l'histoire a voulu, en pleines Cévennes, recueillir ce qu'elle a trouvé et ce qu'elle trouvera de cette étonnante et admirable histoire qui s'étend de 1685 à 1787, c'est-à-dire depuis la révocation de l'Edit de Nantes jusqu'à l'Edit de tolérance et qu'on appelle l'histoire de la restauration du protestantisme en France.



LE MUSÉE DU DÉSERT

Livres plus forts que les armes, affiches,[1] complaintes, méreaux, gravures, chaires du Désert, coupes de communion, actes de l'Etat civil, croix hugenotes, elle a voulu réunir dans un seul local, réputé déjà par lui même, tout ce que les familles et les Eglises ont sauvé, et les présenter à la filiale piété des descendants de cette longue procession de victimes. Qui pourrait ne pas en être touché! Quelle émotion devant le portrait du doux martyr, le grand Claude Brousson, ou de celui de Paul Rabaut! Quelle curiosité

(1) On en a exposé un grand nombre sur les murs du Musée.

devant le banc de torture où l'abbé du Chayla, inspecteur des missions du Gévaudan, attachait ses victimes ! Quel frémissement devant l'épée de Jean Cavalier et la Bible déchirée de Roland, Roland « serviteur de Dieu ! »

La maison est très pauvre, — comme celles qui l'enserrent. On y pénétrait autrefois, non par l'escalier extérieur actuel, mais par derrière en passant sous un porche obscur faisant suite à la ruelle qui était la rue du hameau. La porte d'entrée, cintrée, s'ouvre à gauche sur un cellier dont la voûte de pierres frustes est curieuse, et à droite sur un escalier qui monte, raide, au premier étage. Quatre pièces précédées d'une « souillarde » qui pouvait servir de vestibule forment cet étage. Au-dessus, on trouve les greniers où était placée une magnanerie.

Rien n'a été changé ni modifié dans la disposition des lieux. On a simplement reblanchi les murs à la chaux et réparé les toits et les ouvertures qui menaçaient ruine.

Roland reconnaîtrait sa vieille demeure.

Ce fut une fête que celle de l'inauguration.[1] Un beau soleil d'automne l'éclaira. Dès le matin, des centaines et des centaines de Cévenols étaient descendus de leurs mon tagnes pour assister, comme leurs ancêtres, à une assemblée

---

(1) Le très connu capoulié du Félibrige qui, sous le pseudonyme de Pierre Devoluy, cache le nom d'un officier distingué, a rendu compte dans son journal « Vivo Provenço ! » en termes très chauds, de cette réunion : « Pensavian de « nous rèndre à-n-un pichot acamp d'un centenau d'ome à tout lou mai. Tam- « bèn, quete fugue pas uoste espant quouro, sus lis dos ouro de tantost, vegue- « rian de touto part, davalant, mountant, dins la blaco e li castagnié, seguissènt « li prado de Gardoun, emai li cami e li violo, en veituro, d-à chivau, d'à-pèd, « un esparpai innoumbrable d'ome, de femo et d'enfant que s'adraiavon vers lou « Mas Soubeiran

« E i' avié quicon de pougnènt à teni dà-ment, caminant sus li roucassiho, « aquéli jouvènto riserello, seguido de si maire, pourtant l'eterne d'ou cevenés, « sout si négri cagnoto, de si paire aubourant bounamen lou joumbre ereditàri.

« Per la pensado, à la subito e, peréu, tout à l'esmougudo, l'on se capitavo « en plen siècle dòu Desert, l'on vivié dins aquelo époco, de bassesso de flerta « pastado, mounte touto la Gaule, aleva li pacan d'en Ceveno, plegavo lou coutet, « — manado de biou-sourne ! — souto la joto ensanglantado de la Cabalo capé- « ciano-papisto, eterno enemigo de la Naciounalita Miejournalo.

« E n'en venié de tout coustat ; la routo au bas de l'endré negrejavo de moun- « de ; à perdo de visto, sus lou travès de Luziés s'arrengueiravon carreto e « jardineiro.... Li Ceveno davalavon !



Porte d'Entrée du Musée

au Désert. Il en arrivait des Puechs, des Aigladines, de Pegairolle, de la Beaumelle, d'Aubignac, de Saint-Paul-Lacoste, et puis vinrent ceux de Saint-Jean, d'Anduze, de l'Estréchure, de Saint-André-de-Valborgne, de Saint-Jean-du-Pin, de Lasalle, d'Alais, Quissac, Monoblet, Sauve, jusqu'à Nimes et Aigues-Mortes.

Jamais, sur la route de Mialet, ne s'était pressée une telle file de voitures, de bicyclettes, d'automobiles, de véhicules de toutes sortes. Trois mille personnes! on n'exagère pas.

La foule, joyeuse, gravissait, dès le matin, le raidillon du mas et envahissait, recueillie et attentive, la maison.

Le hameau, pavoisé de drapeaux, s'était mis en fête. A l'entrée, quelques habitants avaient élevé un premier arc de triomphe, en buis et en lauriers coupés dans la montagne.

AUX HÉROS ET AUX MARTYRS
DE LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE

Plus loin, à l'entrée du couloir qui donne accès aux deux entrées du musée, ils en avaient dressé un autre, pittoresque et champêtre,[1] où, selon la mode cévénole, un habitant qui, au retour des champs, aime, le soir, à lire les poètes, avait enfermé dans un cartouche quelques vers inspirés par son cœur :

Soyez les bienvenus dans nos chères Cévennes,
Sur ce sol imbibé du sang de nos martyrs
Qu'un renouveau de vie bouillonne dans nos veines !
Fêtons d'un même cœur nos nobles souvenirs !

Dirigés par les commissaires,[2] les visiteurs traversaient la salle Claude Brousson, puis celle des Camisards, celle d'Antoine Court et la dernière, la salle Paul Rabaut.

Leur attention se fixait sur toutes choses, à la fois charmée et étonnée des objets qui lui étaient pour la première fois

(1) Remercions, ici, MM. Bastide et son fils, M. Beau et son fils et M. Bourguet de leurs concours qu'aucune fatigue n'a lassés.

(2) Quelques jeunes gens avaient bien voulu assumer la charge de commissaires : MM. de Cazenove, Courdesse, Pierre Hugues, Paul Gautier, Rocher, Fermaud, et guidaient les visiteurs qui se succédèrent pendant de longues heures.

présentés et dont quelques uns, prêtés par des collectionneurs, étaient comme une révélation. Ce fut surtout dans la salle Rabaut qu'elle parut trouver un attrait particulier. M. le docteur Malzac, y montrait une admirable collection de croix huguenotes.[1] Collectionneur avisé et d'un goût sûr, il avait déjà, avec M. Charles Bost, organisé, voilà quelques années, à Lasalle une exposition cévenole, et l'une des vitrines préférées avait été celle des bijoux. Avec beaucoup de bonne grâce, il voulut bien redemander à l'amitié de quelques familles leurs bijoux protestants, et donner aux visiteurs la joie d'admirer, dans leur ensemble, une collection rare, faite d'objets empruntés, qui, malheureusement, devait être le soir même dispersée.

L'heure de l'assemblée, cependant, approchait.

Sous une châtaigneraie voisine, on entendait déjà les cantiques spontanés de la foule.

Roland ! ton souvenir nous vient à la mémoire,
Le sang de nos martyrs n'a pas coulé en vain.
Nous fêtons en ce jour ton héroïque histoire,
D'un cœur ferme et joyeux, sans peur du lendemain.

Tu fus le défenseur d'une grande famille,
Regardant à ton Dieu pour la vie et la mort,
Aussi tes descendants, et leurs fils et leurs filles,
Ne craignaient pas non plus de servir le Dieu fort !

Pays de nos aïeux, acclame cette fête ;
Salue, en ce beau jour, les héros de la Foi,
Qui, courant au péril, de conquête en conquête
N'avaient pour protecteur que leur céleste Roi.

Sous la voûte du Ciel, réunis à cette heure,
Ce n'est plus des dragons qu'on craint d'être traqués.
Mais, viendraient-ils encor ? Ce ne serait qu'un leurre,
Donnons gloire au Dieu fort qui nous a rachetés !

O Fils des Huguenots, animés d'un saint zèle,
Portez haut l'étendart, placez-vous sur l'autel,
Brûlant d'un saint amour et d'une âme fidèle,
Faites monter du cœur votre hymne à l'Eternel.

Soyez les bienvenus dans nos chères Cévennes,
Sur ce sol imbibé du sang de nos martyrs,
Qu'un renouveau de vie bouillonne dans nos veines !
Fêtons, d'un même cœur, ces nobles souvenirs !

BOURGUET.

(1) Combien nous regrettons de ne pas en reproduire la photographie !

On apporta sur une table la Bible déchirée de Roland, et le service commença.

La châtaigneraie était noire de monde ; les assistants s'étageaient, assis sur les murs et les pentes en gradins, jusqu'aux derniers arbres séculaires, où pendaient les drapeaux de la patrie. Au dernier plan, la montagne qui plonge au gardon de Mialet, éclairée par le soleil d'automne de cette journée, faisait un fond d'or.



UN PRÊCHE EN 1911 [1]

Quel spectacle inoubliable et quelle émotion ! Combien donc faut-il de souffrances pour conquérir la liberté ! Tant d'assemblées surprises (précisément presqu'en face, sur la hauteur, l'assemblée de La Beaumelle massacrée et dispersée), tant d'hommes aux galères, tant de femmes et d'enfants en prison, tant de roues et tant de gibets !... Il avait fallu tout un siècle de persécutions et de douleurs pour permettre, cent cinquante ans plus tard, que quelques milliers de fidèles pussent, en sécurité et en

1) Cette photographie est de M. le pasteur Lafont. Les assistants pouvaient se reporter, par la pensée, aux vieilles gravures du XVIII[e] siècle, de Storni et de Boze, qui se trouvent au Musée.

paix, se réunir pour prier Dieu en commun et le remercier de ce que les sacrifices de leurs pères n'avaient pas été vainement consentis. Pauvres prédicants du Désert, camisards, prophètes et prophétesses, forçats pour la foi, martyrs, c'est vous qui avez jeté sur notre terre de France la semence de la liberté.

Puissent vos noms obscurs être sauvés de l'oubli !



MM. les pasteurs Cabanis, d'Anduze, et Rodriguez, de Mialet, montant alors dans une chaire portative, firent les premières prières; puis, au milieu d'un grand silence, que rien ne troubla, sinon les larmes, le Président de la Société de l'histoire du protestantisme français prit la parole.

Allocution de M. Frank Puaux

Mes Frères,

Ma parole ne serait ni véridique, ni sincère, si elle ne révélait pas, en un tel jour, ma profonde émotion. Aussi loin que mes souvenirs me reportent, même aux temps lointains de mon enfance, j'entends mon vénéré père me raconter à la veillée, la merveilleuse épopée de la guerre des Camisards. Avec lui, j'assistais au glorieux martyre des prédicants du Désert, montant au gibet comme on monte en un temple ; avec lui, je pénétrais pieusement dans ce grand tombeau qu'est la Tour de Constance pour y lire, dans le respect et l'admiration, ce mot superbe où vibre toute l'âme de notre Réforme française : **Résister**, que gravèrent dans la pierre les nobles prisonniers pour la foi.

Jamais je ne suis revenu dans nos Cévennes, sans ressentir au cœur une émotion naissant de la grandeur des sacrifices accomplis par nos ancêtres. Pardonnez l'expression de sentiments si personnels; mais, seuls, ils pourront vous faire comprendre comment s'est préparée cette assemblée qui nous réunit.

L'année dernière, presque à la même époque, au lendemain de ces inoubliables fêtes qui célébrèrent le trois-cent-cinquantième anniversaire de l'introduction de la Réforme à Saint-Jean-du-Gard et dans les Hautes-Cévennes, pour la première fois, je vins au Mas Soubeyran, afin de visiter la maison de Roland. Que de vivants et tragiques souvenirs évoquait pour moi cette humble demeure ! Là, était né l'homme qui, avec Cavalier, personnifia la plus noble des résistances à la plus injuste des persécutions. C'était là qu'il avait vécu les années de sa jeunesse, et je pouvais

---

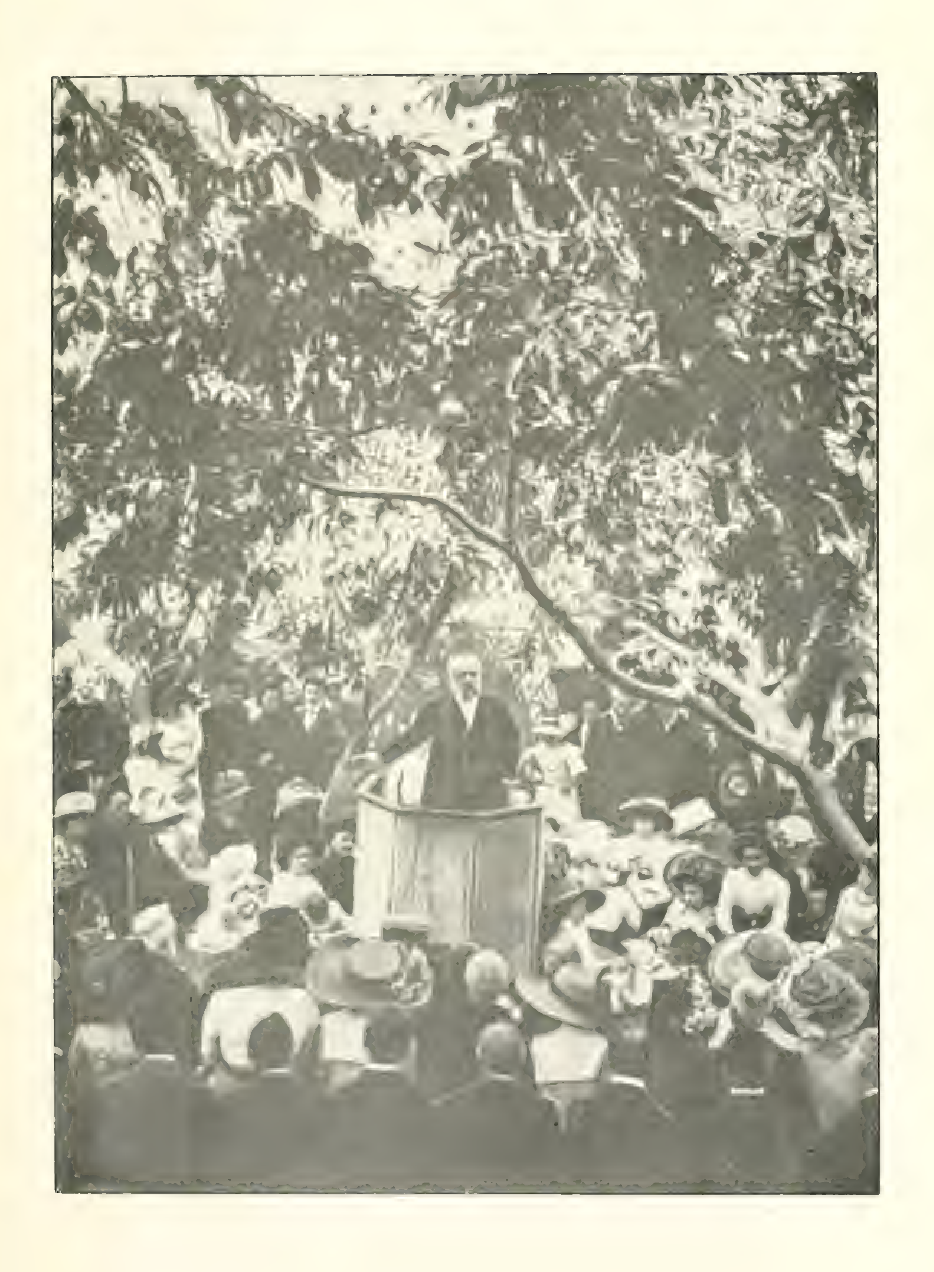
(2) Dins l'immènso prado en anfitiatre à l'oumbro di castagnié couloussau, quand segne Frank Puaux prenguè la paraulo e diguè la vertadiero significanço de l'assemblado, i'aguè'n fremin d'émoucioun e d'entousiasme dins touti li courado.

voir cette vieille Bible, relique sacrée, où il trouva le secret de sa foi ardente et de son indomptable courage. Hier encore, je pouvais lire quelques lignes d'un billet adressé par le chef camisard au consul de Lasalle, où se trouve cette grande parole : *Rolland Laporte, serviteur de Dieu*. C'était Dieu qu'il entendait servir, alors qu'il était prêt à mourir pour obtenir une seule liberté, celle de le servir.

La maison était déserte, le dernier descendant des Laporte y avait terminé ses jours ; et, là, près de nous, dans le cimetière de famille, sous les grands arbres, il dort du dernier sommeil de la terre.

C'est alors que naquit en moi cette pensée, qu'il n'était pas possible que des étrangers vinssent habiter cette demeure à laquelle s'attache pour toujours le nom du héros camisard, et qu'elle devait rester pour nous, protestants français, un lieu sacré où seraient recueillis les souvenirs de ces temps où l'Eglise était sous la Croix, jours de deuil et de souffrance, mais jours d'une incomparable grandeur.

Lorsque je fis part de ce projet à mon ami, M. Edmond Hugues, auquel nous devons cet admirable livre consacré à Antoine Court, le restaurateur du protestantisme français au XVIIIe siècle, et la grande édition des Synodes du Désert, il l'adopta avec tout son cœur, comme il devait, avec un dévouement inlassable, en assurer la réalisation. Si aujourd'hui nous pouvons inaugurer le Musée du Désert, ce n'est que justice de lui en témoigner toute notre reconnaissance.



Dès la première heure, M. le pasteur Rodriguez, de Mialet, nous accorda sa sympathie et le comité de la Société de l'histoire du protestantisme français donna son entière approbation à cette création nouvelle qui doit continuer la grande œuvre que poursuit la Société depuis plus d'un demi-siècle.

Une grande œuvre ! le terme ne dépasse pas ma pensée, car notre tâche n'est rien moins que la révision d'un cruel procès, celui de l'injuste condamnation du protestantisme français, condamnation qui pèse encore sur ses destinées, mais que perd de jour en jour sa néfaste puissance et que nous devons abolir à jamais.

Dans les premières années du XIXe siècle, il n'était pas de livres, il n'était pas de publications où le protestantisme français ne fut accusé de n'être qu'une religion venue de l'étranger ; où ses grands hommes ne fussent livrés aux plus odieuses calomnies ; où les massacres et les persécutions ne fussent justifiés comme une consolation de ne plus pouvoir les renouveler. Ce n'était pas assez d'avoir chassé de France, par milliers et milliers, les protestants ; il fallait encore les exiler de l'histoire de la Patrie.

Réfuter les erreurs, détruire les calomnies en demandant à l'histoire son grand témoignage, telle était l'œuvre à accomplir. Poursuivie depuis les jours où Charles Read fondait notre Société, avec un zèle sans défaillance, elle a servi la cause protestante d'une manière victorieuse.

Il n'est plus d'historien digne de ce nom, je ne parle pas des sectaires et des fanatiques, qui ne reconnaisse les origines françaises de notre Réforme, comme si, en vérité, notre France avait pu demeurer étrangère au mouvement réformateur qui soulevait l'Europe au XVIe siècle, contre les usurpations et les scandales de la Rome pontificale. Quant aux injures et aux calomnies, elles tombent si bas qu'il n'est plus utile de les relever. Ainsi, nous avons affirmé nos droits historiques, reprenant le contact avec l'âme française, lien sacré que les adversaires avaient cru brisé à toujours mais qui défie les siècles.

En fondant le Musée du Désert, quel a été notre dessein,

sinon de rendre notre histoire protestante encore plus vivante? Nous avons voulu recueillir pieusement les souvenirs de cette douloureuse période de la vie de nos Eglises, alors que dans les ténèbres de la nuit et de la persécution, pour célébrer leur culte proscrit, les fidèles se réunissaient au Désert.

Lorsque le peuple d'Israël, libéré de la servitude d'Egypte voulut gagner la terre promise, il dût traverser le désert, espace immense, mortel dans sa solitude, terre assoiffée sous un ciel de feu, et cette traversée dura quarante années.

Au lendemain de la Révocation de l'Edit de Nantes, nos ancêtres entrèrent eux aussi dans un désert; mais pour que l'aurore de la liberté se levât sur la terre promise, ils durent attendre un siècle, un siècle de douleurs et de misères, désert moral au sein même de la patrie. Il n'est pas dans l'histoire de page plus triste que celle qui raconte la ruine des Eglises réformées de France.

En pleine paix, quand les protestants se montraient les fidèles sujets de leur prince, au mépris de ce glorieux Edit de Nantes que les rois avaient déclaré perpétuel et irrévocable, cédant à la pression de son clergé, Louis XIV en prononçait la révocation. Du jour au lendemain, les protestants reçurent l'ordre d'être de la religion du Roi. Jamais, avec plus d'impiété, ne furent foulés aux pieds les droits de la conscience. Partout, les temples s'écroulèrent sous la pioche stupide des démolisseurs; académies, collèges, écoles disparurent dans cette tempête; tous les pasteurs durent s'exiler dans l'espace de quinze jours sans pouvoir emmener leurs enfants âgés de plus de sept ans. Eperdus de terreur et d'angoisse, des centaines de mille Français se précipitèrent aux frontières, entrant dans la sombre nuit de l'exil, la mort au cœur de perdre leur patrie, ce royaume de France dont on disait qu'il était le plus beau des royaumes après celui des cieux. Désormais, il n'y eut, plus officiellement que des anciens et des nouveaux catholiques. La France était toute catholique sous le règne de Louis-le-Grand.

Les persécuteurs prophétisaient hautement la ruine dernière de l'hérésie ; quelques années encore et le retour à l'unité de l'Eglise serait un fait accompli. Que resterait-il d'une Eglise sans culte, sans pasteurs, sans écoles ? Ils avaient oublié que les puissances humaines sont impuissantes contre l'Esprit. Ils avaient détruit tous les temples, et tous les déserts devinrent des temples ; ils avaient cru proscrire tout culte, et toute demeure protestante devint une Eglise ; ils avaient fermé toutes les écoles, et tous les parents devinrent maîtres d'école.

Cavallier raconte dans ses *Mémoires* que, contraint d'aller à l'école catholique et d'apprendre le catéchisme, à son retour dans la maison familiale, sa pieuse mère prenait la vieille Bible échappée à la persécution, et lui faisait lire les passages qui, condamnant l'Eglise de Rome, justifiaient l'Eglise protestante. Elle faisait passer dans sa jeune âme sa foi profonde, et dès son enfance le préparait à tout souffrir pour l'Evangile. Lorsque, vingt ans après la Révocation de l'Edit de Nantes, le Maréchal de Villars vint dans les Cévennes, il s'étonna de voir que la jeune génération qui n'avait jamais pénétré dans les temples, et n'avait jamais reçu d'instruction des pasteurs, restait cependant inviolablement attachée à la foi des ancêtres. « Les fils, écrivait-il, sont plus huguenots que leurs pères. »

La Bible fut la forteresse imprenable du peuple protestant. Il y trouva le secret de sa résistance séculaire à toutes les séductions comme à toutes les persécutions. Quel héroïsme que celui des protestants de France, acceptant la pire des humiliations, de ne pas avoir d'état civil et voir leurs enfants traités comme bâtards, car ils ne voulaient pas la bénédiction forcée d'un prêtre pour leurs mariages. Elle était gravée au plus profond de leur cœur la sublime parole : *il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes* ; et ils traversaient la vie au milieu des opprobres du monde, mais dans la paix d'une conscience triomphante des injustices humaines. Rien ne m'est plus précieux que de posséder l'acte qui constate que mon arrière grand-père, au lendemain de la promulgation de l'Edit de Tolérance de 1787,

se présenta avec sa femme et ses onze enfants au baillage de Villeneuve-de-Berg, pour faire enregistrer son mariage et obtenir un état civil pour ses enfants baptisés au Désert.

Est-il exemple dans l'histoire d'une foi aussi puissante que celle de ces pauvres persécutés, dont la défaite semblait certaine, car contre eux s'étaient ligués rois, prêtres, soldats et juges. Qui ne s'inclinerait devant ces grands défenseurs de la plus sainte des libertés, la liberté de conscience ?

La France reconnaîtra en eux ses fils les plus dévoués, ceux qui, fidèles à ses antiques traditions, se sont déclarés prêts à mourir pour laisser vivre libre leur conscience. Evoquant de tels souvenirs, nous n'avons au cœur ni passion, ni haine, car nos héros nous condamneraient, en nous rappelant que le pardon est la loi suprême de l'Evangile. Mais qui donc oserait nous reprocher d'avoir le culte d'un si grand passé, et quelle ingratitude serait la nôtre, si nous laissions les ombres envahir un tel sanctuaire !

Notre devoir est d'unir étroitement le passé au présent en nous souvenant de nos conducteurs qui nous ont annoncé et nous annoncent encore la parole, c'est-à-dire l'Evangile dans sa pureté, car ils avaient le droit de redire avec l'Apôtre : « Voici, nous avons tout quitté et nous t'avons suivi. »

Ainsi s'explique pour vous la création de ce Musée du Désert que nous avons voulu placer loin des villes, dans cette humble demeure, au centre de nos chères Cévennes, là même où, si souvent, nos pères se sont réunis comme nous le faisons aujourd'hui, pour célébrer leur culte en esprit et en vérité !

Vous connaissez maintenant quel était notre dessein ; je donne la parole à M. Edmond Hugues pour vous dire ce que nous avons fait.

Allocution de M Edmond Hugues

Mesdames, Messieurs,

Que dire après le discours que vous venez d'entendre ! Et que puis-je ajouter qui ne diminue l'impression et le frisson d'émotion que vous avez ressentis avec moi en écoutant le magistral exposé de l'éminent Président de la Société de l'Histoire du protestantisme français !

Charles Read, Jules Bonnet, le baron de Schickler, avaient laissé un lourd héritage ; M. Puaux l'a recueilli ; il en supporte le poids sans faiblir.

Je ne relève pas, et je passe sur ce que son amitié, vieille de quarante ans, lui a inspiré d'excessif dans l'éloge à mon endroit : son cœur a trahi son esprit de critique. C'est à M. Puaux que revient l'honneur d'avoir mis sur pied et réalisé ce projet de Musée. Ressources, recherches, conseils et dons. Pendant toute une année, il a prodigué à cette œuvre naissante une activité que rien n'a rebuté, un discernement qui n'a jamais été mis en défaut, et une confiance dans le succès que cette belle journée justifie. « *Laboremus*, m'écrivait-il, avant que la nuit tombe. » Il a payé d'exemple. Créer, c'est le but de la vie. La vie ne vaut pas la peine d'être vécue, si, en dehors des vulgaires et journalières occupations qui tendent à l'absorber, elle n'est, par ailleurs, un constant effort pour créer une œuvre et réaliser un progrès.

Vous avez bien mérité, mon cher Président, de notre histoire protestante.

Tel qu'il se présente aujourd'hui, Messieurs, nous ne nous dissimulons pas que ce Musée n'est qu'un commencement. Peu à peu, il attirera, groupera, conservera toutes les reliques qui dorment dans nos vieilles familles ; dans dix ans, il sera unique.

Quatre salles, quatre petites salles, dans un mas perdu des Cévennes, le contiennent en entier :

Salle Claude Brousson.
Salle Jean Cavalier et Roland.
Salle Antoine Court.
Salle Paul Rabaut.

Ces quatre salles racontent toute l'histoire, vue par les yeux, d'un siècle de souffrances, depuis la Révocation de l'Edit de Nantes, jusqu'à l'Edit de tolérance (1685-1787), de même que ces quatre noms évoquent le souvenir et marquent les quatre étapes de cette étonnante entreprise de nos pères, qui ne cessèrent de lutter et de souffrir, pour se retrouver, au moment de la Révolution, presque en aussi grand nombre et certainement mieux trempés que le jour où l'Edit de Révocation les avait accablés.



Claude Brousson!... Vous vous rappelez la prosopopée de Bossuet : « Epanchons nos cœurs sur la piété de Louis. Poussons au Ciel nos acclamations et disons à ce nouveau Constantin, à ce nouveau Théodose, à ce nouveau Marcien, à ce nouveau Charlemagne, ce que les 630 Pères dirent, autrefois, dans le Concile de Chalcédoine : « Vous avez « exterminé les hérétiques. Par vous, l'hérésie n'est plus. « Dieu seul a pu faire cette merveille. Roi du Ciel, con- « servez le Roi de la Terre! » Tous les temples avaient été démolis dans le royaume; toutes les routes de l'exil, terres et mers, s'étaient couvertes de fugitifs; la soldatesque avait brûlé les maisons, pillé et rançonné les religionnaires qui restaient, les enfants avaient été enlevés,[1] les prédicants pendus. Exil, galères, dragonnades, gibets, Messieurs, nos oreilles sont faites à ces mots. Il ne semble plus qu'ils représentent d'affreuses réalités. Il faut tenir en mains les lettres, les récits vécus des témoins, les mémoires du temps, les affiches royales, les jugements de l'Intendance, les complaintes populaires, pour savoir tout ce que ces mots cachent d'horreurs. Les yeux et les cœurs restent épouvantés. C'est sous ce régime de terreur que Claude Brousson, appartenant à cette forte race de juristes pour qui le Droit seul est déjà une autre religion, commença son merveilleux apostolat, courant la France et l'Etranger, poursuivi, menacé, traqué, le plus hardi et le plus instruit de tous les pauvres prédicants pour qui « *toutes les misères étaient douces, puisqu'il les souffrait pour la gloire de Dieu* », et disant, criant à tous: « Réunissez-vous, assemblez-vous sans armes, faites connaître au Roi que, si vous êtes tous disposés à sacrifier vos biens et vos vies pour son service, vous êtes en état de tout souffrir pour rendre publiquement à Dieu l'adoration qui lui est due. »

---

(1) Baville dit dans ses *Mémoires* :
« On s'est appliqué jusqu'à cette heure, autant qu'il a été possible, à faire « aller les enfants aux écoles qui ont été établies dans tous les lieux un peu « considérables. C'est un moyen des plus efficaces dont il faudra continuer à se servir à l'avenir.
« Il sera encore très utile de mettre les garçons dans les collèges et les filles « dans les couvents, lorsque leurs pères seront assez riches pour les entretenir. »

Après avoir, vingt fois, échappé aux espions et à la mort, il fut pris à Oloron, conduit à Montpellier, condamné à mort et exécuté.[1]

La salle qui porte son nom devrait être la plus riche; peut-être est-elle actuellement la plus pauvre.

Nous n'avons du grand martyr qu'une gravure — moderne — à vous offrir. Son portrait est au musée de Nimes Qui nous en donnera une réplique ?

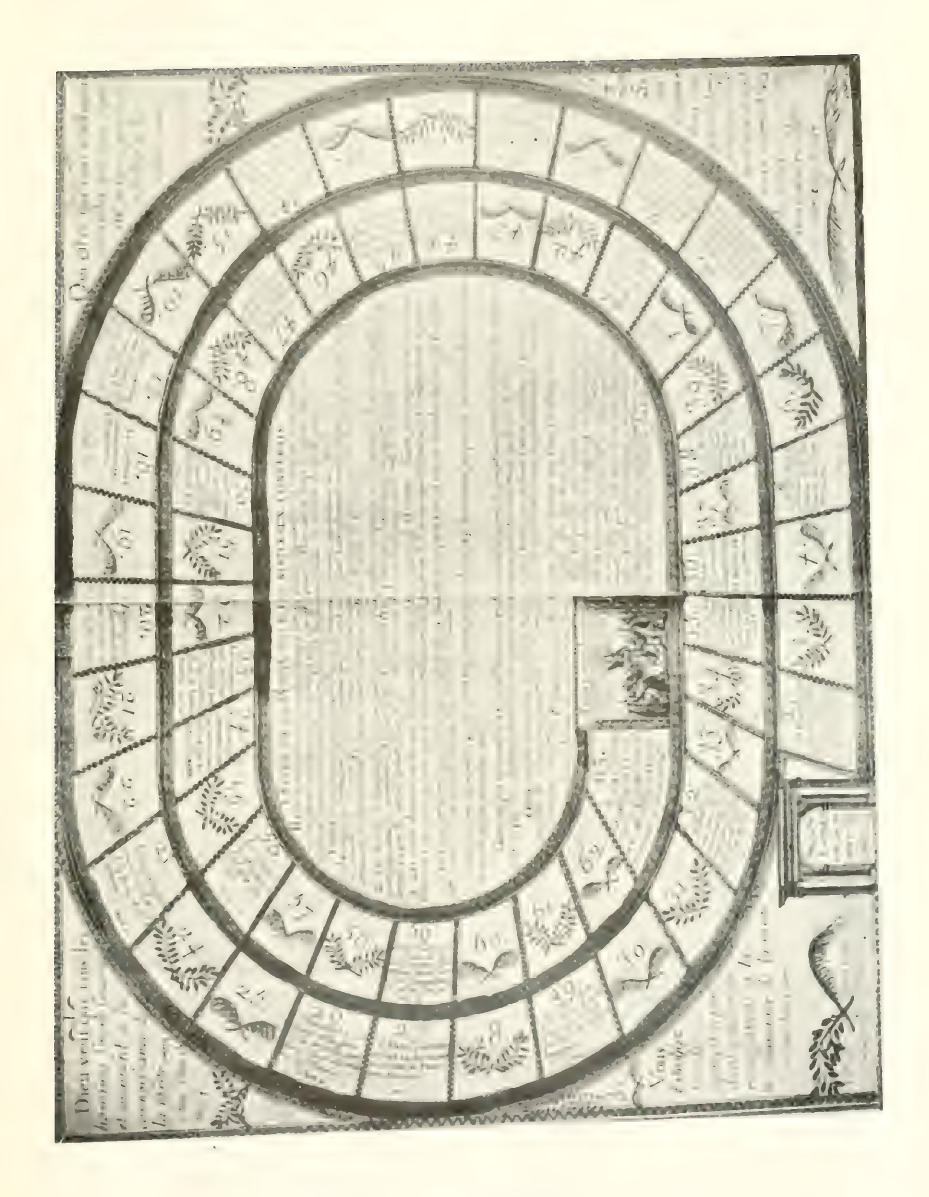
Aux murs, un assez grand nombre d'affiches, papiers jaunis aux fleurs de lys, exhumées, après deux siècles, des archives des communes : ordonnances, jugements, arrêts, signés Brunswick, Tessé, Montrevel, Villars, Bâville.[2] Réfléchissez, Messieurs, qu'il n'y a point de journaux à cette époque. Ces affiches, placardées partout, aux mas isolés et dans les hameaux, par les soins des consuls, étaient le seul et le vrai journal des événements. Elles apprenaient aux religionnaires les volontés royales : *Défense aux nouveaux convertis de passer en pays étranger sans être munis d'un passeport de Sa Majesté*; jugement qui condamne les habitants nouveaux convertis de Cros (de même que cent autres communes!) où il s'est tenu une assemblée à *2.000 livres d'amende*; jugement condamnant aux *galères perpétuelles* les religionnaires qui ont donné asile aux prédicants, ou prêté asile aux fanatiques ; jugement qui condamne à l'amende les familles qui n'envoient pas leurs enfants à l'Ecole ou qui ne fréquentent pas l'Eglise... Voilà le journal du temps et l'histoire, la vraie, par l'affiche.

A côté de la manière forte, il y avait l'autre manière. Une curiosité de cette salle, c'est un jeu de l'oye, inventé par quelque jésuite : *« Voici un jeu disposé, comme celui de l'oye, où les nouveaux convertis apprendront trois choses : les voies qui conduisent à la vérité ..; les articles de la véritable religion ; les voies d'erreurs.....*

---

(1) Le dossier de Claude Brousson se trouve aux archives de la préfecture de Montpellier. Dans les pièces à conviction, se trouve son rabat de prédicant ; la place devrait en être au Musée.

(2) M. Bernard, de Mialet, en a donné plusieurs de grand intérêt.



Jeu de l'Oye pour les nouveaux convertis

Celui qui arrivera au nombre 35, où est Louis le Grand, ne payera rien. 35! Louis, le grand Roi très chrétien, abbat les hauts lieux et les temples des hérétiques, en l'an 1685. »

Puis, quelques gravures hollandaises représentent des scènes de persécution ; d'autres sont la caricature des persécuteurs célèbres : la Reignie, évêque de Saintes ; Beaumier, avocat du Roy à la Rochelle ; Démevin, intendant de Rochefort.

Enfin, un banc en cœur de chêne noirci par le temps et brûlé par endroits, un banc qui ressemble à tous ceux des autre mas, mais un banc historique ; c'est celui où l'abbé du Chayla, le fameux inspecteur des missions du Gévaudan, torturait les religionnaires. « Les prisonniers, dit Antoine Court, qui avaient le malheur de tomber entre ses mains, essuyaient des traitements qui paraîtraient incroyables. Tantôt il leur arrachait, avec des pincettes, le poil de la barbe ou des sourcils ; tantôt, avec les mêmes pincettes, il leur mettait des charbons ardents dans les mains qu'il fermait ; souvent, il leur revêtait tous les doigts des deux mains avec du coton imbibé d'huile ou de graisse qu'il allumait...[1] » Une pauvre veuve nommée Larguier, originaire du lieu de l'Hermet, paroisse de Saint-Julien, était soupçonnée d'avoir donné, dans sa maison, retraite à un prédicant. Du Chayla manquait de preuves. Il s'empara de ses deux enfants dont l'aîné avait sept ans ; il fouetta jusqu'au sang le plus jeune, et comme il n'obtenait aucun aveu, il se saisit de l'aîné et le mutila ; le malheureux en mourût.[2]

« *Quand le beuf a la corne et l'homme la pensée...* »

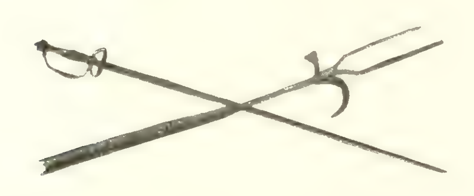
Depuis plus de quinze années, les protestants avaient enduré les pires souffrances. Dans leur chair et dans leur

(1) Histoire des troubles des Cévennes. Villefranche (1760), tome I, pages 32 et 36.

(2) C'est de cette ancienne famille que provient cette relique. A la Révolution, un nommé Atger, venu du Rey, hameau près de Barre, épousa une fille de ces Larguier, et s'installa à l'Hermet.

cœur, ils avaient été torturés. Leurs enfants enlevés et jetés au couvent, leurs pasteurs exilés ou mis à mort, leurs assemblées interdites ou massacrées, un cercle d'espionnage et de délation, ilsavaient connu les pires extrémités et souffert, sans oser crier leur douleur, de barbares mesures de répression. Sourds à l'appel de leurs coreligionaires qui, de la terre étrangère où ils s'étaient réfugiés, les appelaient, ils se cramponnaient au sol natal, soutenus par l'espoir de jours meilleurs. « Ils se laissaient égorger, écrit un historien, et mener à la boucherie comme des agneaux ; il ne paraissait même pas qu'ils eussent la moindre arme offensive ; et tous les sermons de leurs prédicants, au rapport de leurs ennemis mêmes, ne roulaient que sur des promesses d'une délivrance chimérique. »

On connait la suite. Du Chayla, par ses sanguinaires folies d'inquisiteur, fit éclater le soulèvement, au Pont-de-Montvert.



L'ÉPÉE DE JEAN CAVALIER ET LA HALLEBARDE DE ROLAND

Nous avons consacré aux Camisards une salle : la salle Jean Cavalier et Roland.

Entrez dans cette cuisine, au foyer de laquelle coulèrent tant de larmes et où se prirent les dernières résolutions. De là, partit Laporte, l'oncle, celui qui enrôla les premiers « mécontents », leur criant « qu'après tout il leur serait

beaucoup plus glorieux de périr s'il le fallait dans cette entreprise que de mourir sous la main du bourreau. » De là, encore, après la mort de l'oncle, partit Roland.



LA CUISINE DU MAS SOUBEYRAN

Rien n'a été touché à cette pièce historique, au plafond enfumé et au pavé inégal fait de terre et de chaux battus. C'est la grande cheminée familiale avec son banc où s'asseyait le chef de la famille et ses fils ; le placard aux provisions, dans l'épaisseur du mur, sous lequel, au-dessous d'une planche mobile, se trouve la fameuse « Cachette » où un homme, courbé en deux, a peine à disparaître; le pétrin ; le « lumé », sur sa glissière, dont la grossière chandelle éclairait, le soir, les angoisses de cette austère famille qui avait abandonné sa vie entre les mains du Dieu fort qui soutient les justes et punit les méchants.

On a simplement accroché aux murs blanchis à la chaux quelques objets, gravures, affiches et armes, deux cartes du pays, très belles, dressées sur l'ordre de Bâville, pour diriger les troupes ; des plans des quatre citadelles, construites pour servir de base aux mouvements des colonnes volantes — Anduze, Uzès, Sauve et Sommières ; — le signalement et la

mise à prix de Laporte, l'oncle; un autographe de Roland; des affiches au nom du Roi relatives à la répression du soulèvement, quelques gravures modernes. Sur le rayon du haut, six chaudrons dont les tons de cuivre éclairent la salle sombre. Au-dessus du vieux pétrin, voici la Bible de Roland : « *La parole de Dieu demeure éternellement.* », Un groupe de coupes en étain pour la communion[1] avec le bidon pansu qui contenait le vin et que les diacres portaient sur le dos comme une gourde. Voici, enfin, des armes : la hallebarde de Roland, colonel des enfants de Dieu, et un curieux poignard qui lui est attribué; l'épée de Jean Cavalier. C'est avec des fourches et leurs outils des champs que les premières bandes entrèrent en campagne. Les troupes royales, battues, et le sac des châteaux leur fournirent, plus tard, les sabres, les fusils, et jusqu'aux costumes. Quant aux religionnaires qui restaient dans les mas, ils fondaient les balles et fabriquaient la poudre. Où ? dans quelles grottes ? Bâville les avait fait murer; les pierres et les ronces, depuis deux cents ans, y ont poussé. Nous nous proposons de les rechercher; nous les retrouverons.



COUPES ET GOURDE DE COMMUNION

Après l'épopée, l'écrasement. Cavalier se rend et Roland est tué. Les meilleurs étaient morts. Mise à la question ordinaire et extraordinaire, la R. P. R., sans demander grâce, s'avouait cependant vaincue; et, brisée, pantelante, elle ressemblait à ce supplicié de Bâville, dont il est dit : « A persisté et n'a pu signer à cause de sa faiblesse. »

1 Démontables en trois parties, on pouvait les cacher aisément pour les porter aux Assemblées du Désert. Ce sont les coupes d'Anduze.

Sur cette lassitude et ce sentiment de la défaite finale, les documents sont unanimes : « La terreur, écrivait un des derniers combattants, avait tellement établi son empire chez l'esprit de ceux qui pouvaient nous accorder leur secours qu'ils n'osaient pas même ouvrir la porte de leur maison pour nous remettre leurs petites libéralités. Pour apaiser notre soif, nous avions des ressources à des creux de rochers. » Regardez, Messieurs, à Montpellier, les médaillons qui décorent l'arc de triomphe du Peyrou. Louis XIV, en Hercule, la massue en main, tient sous ses pieds l'Hérésie terrassée. De fait, à voir les choses de haut et de loin, il apparaissait bien que son rêve d'unité religieuse était enfin réalisé.



ENTREVUE DE VILLARS ET DE CAVALIER [1]

Or, en 1715, tandis qu'au milieu des quolibets de la foule, son corps était transporté de Versailles aux caveaux de St-Denis, à quelques kilomètres d'ici, derrière cette ligne de montagnes, à Monoblet, quelques prédicants, échappés à la persécution, tenaient, dans une carrière abandonnée, un synode, le premier synode depuis la Révocation.[2] Qui avait formé ce projet et qui l'avait réalisé? Un jeune homme, un tout jeune, comme Cavalier et comme Roland : Antoine Court.

Reprenant le projet de Brousson, Court avait conçu le dessein de réorganiser l'Eglise avec sa discipline et sur

(1) Ce tableau du peintre Salles se trouve au Musée de Nimes.

(2) Ils s'appelaient Durand, A. Court, Crote, J. Vesson, J. Huc, Etienne Arnaud.

ses anciennes bases. De cet homme génial, de cet homme qui, seul, avec le secours de Dieu, a restauré le protestantisme en France, nous n'avons aucun portrait, pas même son signalement. Court de Gébelin, son fils, l'auteur du *Monde primitif*, a son portrait ; d'Antoine Court rien, encore qu'il paraisse très probable qu'à Lausanne, où, plus tard, il se réfugia, et à Genève, où il résida, on ait gravé ou peint son image. La salle qui porte son nom et que nous lui avons consacrée, contient, du moins, son cœur. J'ai dit qu'il avait résolu de réorganiser l'Eglise de France sur ses anciennes bases : Consistoires, Synodes, Assemblées publiques. Avec une inlassable persévérance, que rien ne rebuta, ni les luttes pénibles avec ses propres coreligionnaires, ni les retours offensifs des persécuteurs ordinaires, il en poursuivit la réalisation. Regardez les affiches qui tapissent les murs de cette petite pièce : dispersion des assemblées, condamnations aux galères, enlèvements d'enfants, condamnations à mort, et ce fameux Édit de 1724 qui, sous Louis XV, le bien-aimé, réunit, compile et complète tous les édits de l'aïeul : toute la barbarie des trente dernières années.

Il y a plus de trente années
Qu'il nous faut cacher dans les bois
Pour voir la parole exposée ;
Encore nous faut tenir cois.

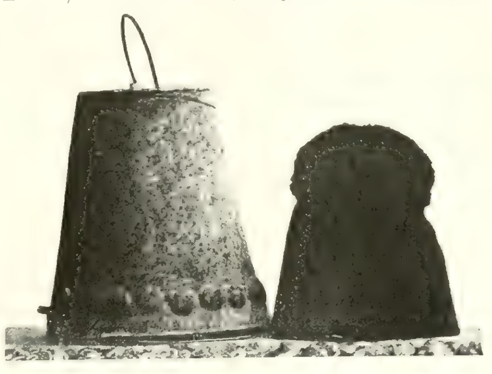
A côté, vous verrez trois grandes gravures des assemblées du Désert : celle de Storni, de Boze, et l'Assemblée de Lecque.

Parmi les pièces qui s'y rattachent, il faut citer un escabeau du Poitou, démontable, que l'on pouvait emporter au Désert sans attirer l'attention ; un dessin — nous n'avons pas malheureusement le meuble — représentant une table de communion pieusement conservée à Niort ; cette table, facile à porter, se repliait en deux, et sur l'un des côtés qui regardait les communiants, on a gravé en plein bois ces mots : « *Souverain Monarque du Ciel et de la Terre, jette*



ESCABEAU DU DÉSERT
POITEVIN

un Regard de Miséricorde sur tous ceux qui s'approcheront de cette Table. Enfin, des *thérèses*, espèces de coiffes noires que les communiantes du Languedoc avaient l'habitude de rabattre sur les yeux après la communion, et une toque habituelle aux pasteurs du Poitou, lorsqu'ils officiaient.[1]



TOQUE DES PASTEURS DANS LE POITOU

Vous connaissez, tous, la Tour de Constance qui, de toutes les prisons du royaume, est restée la plus tristement célèbre. A côté du monument, voici la reproduction des deux tableaux que son souvenir a inspiré à M. Max



LES PRISONNIÈRES DE LA TOUR DE CONSTANCE

(1) Je tiens à remercier, particulièrement, M. le pasteur Th. Maillard, de Salles-sur-Pamproux, qui s'est dépouillé, pour nous, d'une grande partie de sa collection avec une rare générosité.

Léenhardt et à Mademoiselle Lombard. Mais ne croyez pas que ces assemblées ressemblassent à celles du commencement du siècle. Le Désert, de 1715 à 1730, c'est la grotte inconnue, le ravin, la maisonnette où l'on sèche les châtaignes, les combes, le lieu inaccessible, connu des seuls initiés, où l'on peut se croire, pendant quelques heures, à l'abri des espions et des soldats.

De ces premières assemblées, qui rappellent celles des catacombes, nous n'avons aucune image, simplement des récits : « Il se leva un vent si fort et si froid, que l'eau glaçait sous les pieds. A tout moment, le vent me fermait la bouche et me coupait la parole. Ah! qu'on est malheureux ! » Encore : « Nous fûmes, cinq dimanches de suite, battus par la pluie, mais en particulier le dernier dimanche, qui fut le 1er juin, il pleuvait si fort pendant le temps de la dévotion, qu'en prêchant, je sentais l'eau couler le long de l'épine du dos. » A côté, lisez cette lettre de l'Intendant : « Je ne puis trop vous recommander de faire de fréquents détachements, de jour et de nuit, et visiter les lieux suspects, où vous aurez lieu de croire qu'il se pourra tenir des assemblées suivant les avis des personnes de confiance que vous devrez vous ménager dans votre commandement. »

En même temps que les assemblées, ce qui importait, c'était la réorganisation du corps pastoral. Les premiers prédicants étaient des ouvriers de la terre, cardeurs de laine, débassaires, ignorants, apprenant et récitant par cœur les sermons, dont ils avaient sauvé quelques feuillets, ou que leurs frères de Suisse leur faisaient passer. Antoine Court fonda en Suisse ce qu'on est convenu d'appeler le séminaire de Lausanne. De là, pendant un siècle, sortit cette jeune génération de pasteurs qui, bravant le péril, essaima dans tout le royaume, sous l'inspiration vivante de son premier chef, et réorganisa l'Eglise de France.

Dans les vitrines de cette salle, on a réuni des psautiers du XVIIIe siècle, des fac-simile des méreaux du Désert, des manuscrits des cours professés au séminaire, des fac-simile des premiers synodes, des signatures de ces premiers pasteurs, des sermons imprimés au Désert, des complaintes

des martyrs, et quatre sermons originaux de Jarousseau, le pasteur du Poitou,[1] dons précieux de mains amies.

Parmi les jeunes gens qui se vouaient au ministère, Antoine Court en avait distingué un, le plus célèbre de tous, et qui, par lui et par ses enfants, semble avoir résumé, aux yeux de la postérité, l'effort et l'aboutissement du siècle : Paul Rabaut. Notre dernière salle porte son nom. Dans le fond, le portrait de ce grand homme de bien, réplique de celui de Nimes[2]; en face, les divers portraits de ses fils, en particulier de Rabaut St-Etienne. Je reviendrai à eux. Sur le grand panneau du milieu, au-dessus de cette vitrine, où le dévoûment d'un de nos plus avisés collectionneurs a réuni cette collection de bijoux et de croix huguenotes, que vous venez d'admirer, levez maintenant les yeux. C'est l'affaire Calas, l'affaire, avec celle du Collier, la plus retentissante du XVIII[e] siècle, et qui détermina le plus énergique mouvement vers la conquête de la Liberté, l'affaire qui secoua l'opinion publique, et qui eût pour elle tous les philosophes, Voltaire le premier. Ce panneau sera un jour un des plus curieux du Musée ; il l'est déjà : les gravures de Chodoviecki, le déjeuner de Voltaire, les gravures des quatre tempéraments, les gravures de la pièce de théâtre qui fut représentée, et par dessus tout, la grande affiche de réhabilitation, « *Jugement souverain des requêtes ordinaires de l'Hôtel du Roy qui décharge Anne Rose Cabibel, veuve de Jean Calas, marchand à Toulouse, Jean Pierre Calas, son fils, Jeanne Viguière, fille de service chez le dit Calas, Alexandre François Guelbert Lavaysse et la mémoire du dit défunt Jean Calas, de l'accusation contre eux intentée du 9 Mars 1765.*

Lisez une admirable lettre placée sous verre de P. Rabaut à l'Eglise de Lagorce. Dans les vitrines, une Bible minuscule, le psautier du pasteur Alizon, et un livre d'heures pro-

1 L'aïeul de M. Pelletan.

2 Son tombeau fut retrouvé dans les caves de la maison qu'il habitait à Nimes et qui est devenue, depuis 1826, la maison des orphelines du Gard.

testant, recueil de prières versifiées, curieusement enluminées sur parchemin, qu'une femme de cœur et de grand esprit vient de nous faire parvenir ce matin même; des certificats de baptême et de mariage célébrés au Désert en attendant l'Etat-Civil; — l'Edit de Tolérance; — un groupe de portraits des huit pasteurs que leurs commettants envoyèrent à la Convention : La Source, Jean Bon Saint-André, Bernard de Sainte-Affrique, Dentzel, Jean Jay, Julien de Toulouse, Lombard Lachaux, Rabaut-Pomier, et celui de Rabaut Saint-Etienne, proscrit, fils de proscrit, porté à la présidence de l'Assemblée nationale, et écrivant à son père :



LA MALHEUREUSE FAMILLE CALAS

« Le Président de l'Assemblée nationale est à vos pieds. »

Plus loin, une gravure rare entre toutes :

« *A la nation française, les protestants français reconnaissants.* »

A chercher les antithèses, n'est-ce pas à côté de cette gravure qu'il eut fallu placer le fac-simile du sceau qu'aux jours des grandes détresses les pasteurs de Genève avaient offert à l'Eglise du Désert? « *Sous la croix, le triomphe?* »

J'ai fini, Messieurs. M. Frank Puaux vous a dit ce que que nous avions voulu faire. Vous savez maintenant ce

que nous avons fait. Pardonnez cette sèche et longue nomenclature. Lorsque nos collections seront plus complètes, et qu'on en dressera le catalogue, vous pourrez vous promener, vous-même, dans notre Musée, sans qu'il soit nécessaire qu'on vous en indique les curiosités. Tel qu'il est, dans sa nouveauté modeste et sans prétention, nous vous le présentons. Il est placé dans son décor historique. Les hommes et les mœurs ont changé ; la nature a conservé son même aspect ; rien n'en a altéré l'austère et mélancolique spectacle.

Montagnes couvertes de chênes verts et d'arbousiers ; calanques, drailles, venelles, par lesquelles les proscrits ont passé ; maisons construites sur le roc, roc moins dur que le cœur de ceux qui les ont habitées ; châtaigneraies centenaires, sous lesquelles on versa tant de larmes ; cavernes et grottes où nos pères ont prié, je vous salue !

Vous servirez, montagnes, de cadre à ce vieux logis de reliques et de souvenirs. Ceux qui ont le culte du passé y apporteront le tribut de leur filiale admiration. Les historiens y viendront situer leurs récits. Quant aux penseurs qui, aux heures de découragement, se demandent si le progrès n'est pas une illusion, il leur suffira de jeter un coup d'œil sur un passé, si près et tout à la fois si loin de nous, pour s'affermir dans cette certitude que l'humanité marche vers la lumière, vers le jour



Allocution de M. le Pasteur Babut

> Si le Seigneur des armées ne nous eût laissé une semence, nous serions devenus comme Sodome, et nous aurions été semblables à Gomorrhe.
>
> Rom. IX, 25

Mes Frères,

Dans la déclaration apostolique que je viens de vous lire, chacun sent que le mot important, le mot de valeur, comme on dit, est celui de semence.

La pensée est celle-ci : si Dieu ne nous avait conservé un résidu qui était une semence, nous étions perdus. Malheureusement, ce mot de semence ne se trouve pas ici dans toutes nos traductions ; mais il est dans l'original ; quiconque sait le grec peut s'en convaincre.

J'ajoute que l'apôtre Paul cite le prophète Esaïe, qui dit, dans le premier chapitre de son livre (traduction Segond) : « Si l'Eternel des armées ne nous eût conservé un faible reste, nous serions comme Sodome et Gomorrhe. » Or, dans la pensée du prophète aussi bien que dans celle de l'apôtre, ce faible reste est une semence, et c'est là ce qui en fait la vertu et le prix. C'est pourquoi, recourant à une comparaison toute semblable, il assimile ailleurs le peuple d'Israël coupable et châtié au tronc d'un chêne qui, frappé et mutilé par la hache, pousse encore de vigoureux rejetons.

Je voudrais pouvoir vous montrer, par un coup d'œil rapide sur l'histoire d'Israël, combien le prophète et l'apôtre ont dit vrai, et comment à chacun des jugements par lesquels Dieu a visité son peuple, a survécu un reste qui a été la semence d'un meilleur avenir. Mais la brièveté du temps dont je dispose et la circonstance qui nous rassemble, m'obligent à me renfermer dans l'application du prin-

cipe que j'ai annoncé, celui du *Reste* et de *Semence*, à notre protestantisme français. On vient de vous expliquer comment quelques-uns de nos dévoués coreligionnaires ont eu la généreuse pensée de créer un Musée du Désert et de l'installer dans la maison du chef camisard Roland. Il y a là une occasion pour nous, protestants français, de nous retremper dans le souvenir des vertus de nos pères, de mesurer l'étendue de nos infidélités et la profondeur de notre déchéance, de nous placer enfin en face des devoirs que nous imposent les circonstances actuelles et de nous rendre compte de ce que Dieu et les hommes ont droit d'attendre de nous. Eh bien ! toutes les pensées que je voudrais exprimer à ce sujet, se résument dans cette affirmation qui se rattache si étroitement à notre texte : Nous ne sommes qu'un faible reste ; mais rien n'est perdu, pourvu que ce reste soit une semence.

I

Jamais désolation ne fut plus complète que celle des Eglises réformées de France à la fin du 17[me] siècle. Dans le préambule de la Révocation de l'Edit de Nantes, Louis XIV donnait, pour raison de son acte, le fait qu'il n'y avait plus de huguenots en France ; dans cette assertion, il était presque de bonne foi. On se doutait bien qu'il y en avait encore quelques-uns, mais on se flattait que l'exil pour les pasteurs, les dragonades pour les laïques, les galères, les échafauds et les bûchers, pour les récalcitrants, auraient bientôt raison de leur résistance. Les réfugiés, les martyrs, les guerriers camisards démentirent, chacun à sa manière, ces illusions royales. Certes, nos Eglises furent décimées, dispersées, écrasées, au point qu'un très grand nombre d'entre elles ont disparu sans laisser de trace. La plupart des protestants de nom et de naissance plièrent sous la tempête et achetèrent, au prix d'une adjuration au moins apparente, un repos empoisonné par le remords. Mais il y eut un *Reste* fidèle. Il y eut des Chrétiens qui

préférèrent tout quitter et tout souffrir, plutôt que de renier leur foi. Parmi ceux-ci, les uns portèrent à l'étranger leurs vertus, leur intelligence et leur industrie. D'autres endurèrent pendant des années le supplice des galères ou l'affreuse captivité de la Tour de Constance. D'autres restèrent volontairement dans cette patrie dont on leur faisait une prison, pleurant sur les ruines de leurs temples dont ils croyaient entendre encore s'élever le chant des psaumes, priant et lisant la Bible dans leurs demeures,



puis bientôt courant au Désert à la voix de pasteurs qui étaient des candidats au martyre. A cette époque, la semence des huguenots, c'est-à-dire des croyants selon l'Evangile, était bien cachée, bien profondément enfouie dans le sol ; mais c'était une semence. C'est pourquoi elle a produit, quand le printemps a succédé à l'hiver, les Eglises protestantes du 19e siècle. Celles-ci n'ont point égalé les anciennes en nombre ni en éclat ; mais, par les

réveils de la foi qui les ont rajeunies et vivifiées, par les vertus chrétiennes de beaucoup de leurs membres et de leurs pasteurs, par les œuvres d'évangélisation et de bienfaisance qu'elles ont fondées, par la hardiesse de leurs entreprises missionnaires, elles ont honoré l'Evangile et n'ont point été indignes d'un glorieux passé. Grâces en soient rendues à Dieu ! Parce qu'il leur avait laissé un reste qui était une semence, les Eglises Réformées de France, sous le brûlant orage de la persécution qui menaçait de les engloutir, n'ont pas disparu comme une Sodome, n'ont pas été effacées du sol comme une Gomorrhe.

II

J'ai parlé de nos aïeux, puis de nos pères... Et nous ! Sommes-nous aussi un reste ? — Il n'est pas possible de nous le dissimuler. Nous sommes les restes, non plus d'une persécution (à moins qu'on ne remonte à un passé relativement éloigné), mais, ce qui est moins honorable, d'une longue crise de langueur, d'indifférence religieuse, d'incrédulité.

Les origines en sont anciennes. Il y a longtemps que nous constatons que, dans la plupart de nos Eglises, la foi et la piété ont l'air de perdre plus de terrain qu'elles n'en gagnent. Nous assistons, avec une tristesse croissante, à la désertion de nos cultes, principalement, mais non pas seulement par les hommes, à la diminution du nombre de nos catéchumènes et de nos actes pastoraux. Nous sommes impuissants à maintenir dans une relation vivante avec l'Eglise la plus grande partie de notre jeunesse. Dans notre Midi en particulier, nous voyons un très grand nombre de nos coreligionnaires se faire une religion de la politique et se désintéresser complètement de tout ce qui regarde le salut de l'âme et la vie éternelle. Quant à la société française en général, nous avons presque perdu l'espoir d'exercer une action sur elle.

La séparation des Eglises et de l'Etat n'a certes pas causé cette crise, mais elle l'a aggravée et précipitée. Maintenant qu'il n'y a plus d'Eglise nationale à laquelle on appartienne par sa naissance comme à sa commune, beaucoup de gens trouvent plus simple de n'appartenir à aucune Eglise. Beaucoup de protestants n'ont pas fait cet effort si facile, n'ont pas accompli cet acte religieux si élémentaire, de se faire inscrire comme membres d'une association cultuelle. N'est-il aucun de vous, mes chers auditeurs, qui mérite ce reproche ? Si les membres réguliers de nos associations étaient seuls considérés comme protestants combien y aurait-il aujourd'hui de protestants en France ? Nous aurions peur de le savoir et nous n'oserions pas le dire.

Ces faits affligeants, dont il serait malheureusement facile d'allonger la liste, révèlent à coup sûr une situation grave, inquiétante, tragique même. Est-elle désespérée ? Non pas, car il y a un *reste*. Il y a un reste, puisque six ans après la séparation d'avec l'Etat, la grande majorité, on pourrait dire la presque totalité de nos Eglises sont encore debout. Il y a un reste, puisqu'il y a encore des consécrations de pasteurs, puisque nos auditoires de théologie, bien dépeuplés, hélas ! ne sont pas vides pourtant. Il y a un reste, puisque nos Missions et nos œuvres chrétiennes n'ont pas péri, et même en somme n'ont pas reculé. Il y a un reste, puisque de toutes parts se manifestent des besoins de réveil religieux, des aspirations vers un christianisme plus complet, plus pratique, plus fraternel, plus conquérant. Il y a un reste, puisque vous êtes ici, puisque vos yeux se sont mouillés de larmes au souvenir des souffrances de vos pères, puisque vos cœurs ont vibré, tandis qu'on vous parlait de leurs vertus. Courage donc ! Le Dieu de nos pères ne nous a pas abandonnés ; il ne nous a pas destinés à devenir semblables à Sodome et à Gomorrhe. Nous pouvons tout espérer de sa bonté et de sa fidélité, pourvu que le reste qu'il nous a laissé soit vraiment une semence, et pourvu que chacun de nous soit un grain de cette semence.

III

Il est temps de serrer de plus près cette idée de *semence* qui, comme nous l'avons remarqué dès le début, est fondamentale dans notre texte et dans notre méditation. C'est une image, dira-t-on ; mais une image juste renferme une ou plusieurs idées vraies. Jésus, qui parlait si volontiers en paraboles, affectionnait par dessus tout cette comparaison de la semence. C'est qu'elle n'a rien d'arbitraire ; elle repose sur l'harmonie ou plutôt sur l'unité des lois de la vie, dans la nature et dans le domaine spirituel.

Je viens de parler de *la vie*. Contenir et produire la vie, voilà ce qui caractérise avant tout la semence. Vous vous rappelez le coq de Lafontaine, qui préfère un grain de mil à une perle. Ce coq avait raison. Si la perle a une valeur vénale infiniment supérieure, le grain de mil contient cette chose merveilleuse et divine, que la science de l'homme est impuissante à sonder et que l'industrie de l'homme ne parviendra jamais à reproduire : la vie. La vie seule, en effet, engendre la vie. Si nous voulons être des grains de semence, mes frères, il faut avant tout que nous soyons vivants, vivants de la vie de l'âme qui est la vie de Dieu, la vie de la foi, de l'espérance et de l'amour, la vie de la prière et de la communion avec Jésus-Christ. En thèse générale, pour que le règne de Dieu avance, pour que des âmes soient gagnées et sauvées, il faut qu'à l'action de la parole écrite, avant tout nécessaire, se joigne celle d'une parole vivante ; il faut le témoignage de pêcheurs qui, eux-mêmes rachetés et délivrés par Jésus-Christ, pressent avec amour et avec larmes leurs compagnons de misère de chercher la guérison de la même maladie auprès du même médecin. Oh ! qui n'éprouverait le désir ardent, le désir dominant et suprême, de posséder la vie, la vie en abondance, ne fût-ce que pour pouvoir la communiquer à d'autres ? Si la vie nous manque, mes Frères, hâtons-nous de la puiser à la source ; allons la demander à Celui qui

est la vie comme il est la vérité, et qui tout ensemble nous commande avec son autorité de Fils de Dieu et nous conjure avec sa tendresse de Sauveur, de venir à lui pour avoir la vie.

Non seulement toute semence est vivante, mais chaque semence a sa vie propre ; elle est de son espèce ; elle reproduit la plante dont elle procède. Si donc nous voulons être une semence de chrétiens protestants, il faut que nous soyons les fils de nos pères, non seulement selon la chair, mais selon l'esprit. C'est bien d'honorer leur mémoire, mais ce n'est pas assez ; souvenons-nous de ces Juifs qui bâtissaient des tombeaux aux Prophètes et qui imitèrent et dépassèrent le crime de leurs meurtriers. Faut-il rappeler quelques-uns des traits qui ont fait nos pères si grands, — je parle de ceux d'entre-eux qui ont été fidèles. Avant tout, leur foi. Ils avaient une inébranlable confiance en Dieu, une confiance qui permit à quelques paysans des Cévennes de tenir tête au Roi Soleil et à ses armées, une confiance qui survécut aux plus cruels revers, où nos pères ne cessèrent jamais de voir le juste châtiment de leurs péchés. Inséparable de leur foi était leur attachement à la Bible, dont se nourrissaient leur piété et leur courage ; j'en atteste cette vénérable Bible de Roland qui est un des plus précieux trésors du Musée du Désert.

Que dire de la droiture de conscience de nos pères, qui ne leur permettait pas de dire *oui*, même sous la pression la plus forte, lorsque leur conscience avait dit *non* ? De leur indépendance à l'égard des hommes, fondée sur leur dépendance absolue à l'égard de Dieu ? De leur moralité, visiblement supérieure à celle du reste de la nation, qui leur attira souvent des railleries, mais aussi d'involontaires respects ? De leur généreux mépris pour les meilleurs biens de ce monde comparés aux biens et aux intérêts spirituels, qui les porta à sacrifier leur repos, leur fortune, leur famille, leur vie même, plutôt que leur foi, et qui plus d'une fois fit monter, du fond des cachots les

plus sombres et les plus infects, des cantiques de louange et d'action de grâces? Soyons ces hommes-là, mes frères ; soyons les hommes de la foi, les hommes de la Bible, les hommes de la conscience, les hommes de la liberté, les hommes de la moralité, les hommes de l'Esprit, et nous serons les gardiens et les propagateurs de la plus pure tradition religieuse et morale que la France ait connue, les semeurs et la semence d'un avenir meilleur.

On peut ajouter que, pour qu'une semence fructifie, il faut qu'elle soit, au moins jusqu'à un certain point, ramassée et cohérente. Si elle est absolument dispersée, tellement qu'un grain tombe sur un point, et un autre, le plus voisin, à dix ou vingt mètres de là, il n'y aura ni vraie semaille, ni vraie récolte. De même, si les fidèles protestants veulent agir efficacement sur la France, s'ils veulent devenir pour elle une semence de vie et de salut, il faut qu'ils soient unis. Hélas ! pourquoi faut-il que ce beau sujet de l'union soit aujourd'hui délicat, brûlant même, et risque de diviser au lieu d'unir ! Dieu me garde, aujourd'hui surtout, de prononcer une parole qui puisse froisser un de mes frères ! Je ne me permettrai aucune appréciation sur le groupement actuel de nos Eglises en Unions diverses. Je dirai seulement ceci : Ceux même qui considèrent cette séparation entre protestants comme étant aujourd'hui inévitable, ne contestent pas qu'en elle-même elle ne soit un mal et ne s'interdisent pas d'espérer de meilleurs jours. Si tel est notre sentiment commun, faisons tout ce qui est en nous pour atténuer ce mal. Affirmons en tout temps l'unité morale des Chrétiens protestants de France, dans la mesure où elle existe, car je ne veux pas de fiction. Profitons avec empressement de toutes les occasions qui nous sont offertes pour manifester cette unité, telles que la solennité de ce jour, dont nous remercions et bénissons les initiateurs. Communions les uns avec les autres dans le respect et l'amour du passé ; mais aussi, autant que cela est possible, dans le service actuel du Seigneur et de son

Evangile. Retenons, fortifions s'il se peut, les éléments d'union qui nous restent, tels que la fédération protestante et la nouvelle commission d'action, réorganisées par l'Assemblée générale de Nimes. On parle aujourd'hui d'un nouveau terrain d'union, de ces *Fraternités* qu'évoquait, il y a déjà plusieurs années, la voix prophétique de Fallot et dont la rapide extension et l'étonnant succès, de l'autre côté de la Manche, nous sont un encouragement et un exemple. D'excellents serviteurs de Dieu cherchent aujourd'hui le moyen de créer quelque chose d'analogue en France, en tenant compte de nos circonstances, de nos possibilités, de nos faiblesses. De tout mon cœur, je demande à Dieu de bénir leur entreprise, et je demande à tous mes frères d'accueillir leurs efforts avec sympathie et confiance et de leur prêter, s'ils le peuvent, un joyeux concours.

Enfin, pour que la semence atteigne son but et produise son effet, il faut qu'elle soit jetée dans le sol et mêlée au sol. Tels nous devons et voulons être, nous protestants, au sein de la société française. Si nous conservons notre empreinte religieuse particulière, nous ne tenons nullement à faire bande à part dans les autres domaines. Hommes, rien d'humain ne nous est étranger ; Français, tout ce qui touche la France nous va droit au cœur. Nous souhaitons ardemment de la voir prospère par la paix, par le travail, par la moralité, par la justice. Nous ne demandons qu'à la servir et à seconder de toutes nos forces son évolution vers un état social meilleur, plus équitable, plus fraternel et plus chrétien, fondé sur la coopération et non plus sur la concurrence, sur l'amour et non plus sur l'égoïsme.

A cet effet, nous croyons qu'une certaine infusion de l'esprit chrétien protestant ne pourrait qu'être singulièrement utile à la France. Qui sait si cette semence de Dieu n'est pas seule capable de préserver notre chère patrie d'une conflagration semblable à celle de Sodome et de Gomorrhe ? Ah ! ce n'est pas l'excellence et la vérité de nos principes qui font pour moi l'objet d'un doute ; ce qui me

trouble et m'inquiète, c'est la faiblesse et l'insuffisance de ceux qui sont aujourd'hui les porteurs et les représentants de ces principes, c'est donc notre insuffisance et notre faiblesse.

Aie donc pitié de nous, ô Dieu de nos pères, et pour l'amour de ton nom et de ton règne, à travers les jugements que tu prépares peut-être, daigne former parmi nous, daigne même faire de nous un *reste* qui résiste à la fournaise, un reste qui devienne la semence d'un peuple de Dieu plus fidèle et l'instrument de tes desseins d'amour envers les hommes ! — Amen.



L'allocution de M. le pasteur Babut avait été précédée du chant, en patois, de la vieille complainte des prisonnières de la Tour de Constance. Une émouvante prière de M. le pasteur Cadix, de Saint-Jean-du-Gard, termina le culte. Ensuite, après la bénédiction, l'immense assemblée entonna, d'un seul chœur, la Cévenole.[1]

Le soleil disparaissait à l'horizon des montagnes. La foule se dispersait, et les routes se couvraient à nouveau, dans un grand bruit, de la masse des visiteurs qui, toute la matinée, avaient envahi, par groupes, le Mas Soubeyran. Peu à peu, le silence tombait.

Claude Brousson avait eu raison de dire : « Quand Dieu permet que ses ministres meurent pour l'Evangile, ils prêchent, du fond de leur tombe, plus éloquemment que durant la vie. » De ce coin de terre historique, les voix des morts semblaient s'élever. Elles disaient aux fils les douleurs morales et les tortures physiques, librement consenties. Elles disaient, aussi, que tant de sacrifices avaient été souvent oubliés. Eh quoi! tant de milliers de fugitifs, tant de galériens, tant de gibets..., le fort de Brescou, la tour de Crest, le château du Hâ, les prisons de Niort, de Caen, de Rouen, de Salies-de-Béarn, la Tour de Constance..., le prédicant Arnaud pendu; Vesson, pendu; Roussel, pendu; Durand, Desubas, Bénézet, Teissier, Rochette, pendus, pour ne citer que les plus jeunes et les derniers... Qui connaissait leurs noms? Qui se rappelait leur sacrifice? Et ne devait-on pas, à tous ces martyrs de la Liberté, sinon élever un monument, du moins, sauver leurs noms de l'oubli?

(1) Voir à l'appendice ces deux chants. Nous devons remercier ici Mme Meyer et les chœurs de St-Jean et d'Anduze.

Le ferme dessein vint, alors, en cette fin de journée, à l'esprit de ceux qui avaient créé le Musée, d'agrandir leur projet.

A côté des noms de ceux qui restaurèrent, au XVIIIe siècle, le protestantisme en France, on inscrirait, sur le marbre, le nom de tous les galériens des provinces du royaume, les noms des prisonnières, les noms des pasteurs et des prédicants condamnés à mort et exécutés, depuis l'Edit de Révocation jusqu'à l'Edit de Tolérance. Dans ce petit sanctuaire, on aurait, en entrant, la claire vision de ce drame de l'Histoire. Un nom, une date! Non, certes, dans un esprit sectaire : plus de cent-cinquante années pèsent sur le tombeau du passé. Mais un hommage de reconnaissance et un monument de filiale et patriotique fierté.

« O peuple, n'oublie pas ce que tes yeux ont vu! »

L'histoire est un témoignage ; elle doit être aussi une résurrection.





APPENDICE

LA COMPLAINTE

des prisonnières de la Tour de Constance[1]



(1) D'où vient-elle cette complainte que le poète nimois, Alexandre Bigot, a traduite en patois et dont la musique s'est transmise, dans les familles protestantes, de génération en génération ? Les diverses versions se ramènent à deux types : celui que nous publions, procuré par M. Barry, de Nimes et qui semble rappeler, de très près, la complainte conservée par la tradition ; l'autre, de M. le professeur Westphal, légèrement différent, plus harmonieux, mais plus « civilisé ».

La vièyo vilo d'Aiguamorto
La vilo dou rei Sain-Louis.
Panlo et maigro, dariès si porto,
Ou bor de la mar s'espandis.
Uno Toure, commo un viel gardo,
Vèyo én déforo di rampar ;
Aouto et soumbro, yun, yun, régardo,
Régardo la plano et la mar...

L'aoubre se clino, l'aouro coure,
La poussieiro volo ou camin...
Tout es siaou din la vièyo toure ;
Mai, pér tem passa, 'ro pa'nsin :
Li péscaïre qué s'entardavoun
Din la gneu, souven entendien,
Tantos, de fénno que cantavoun,
Tantos de vois que jémissien...

Dé qu'èro acò ? — De prisougnero.
— Dé qu'avien fa ? — Viaoula la Lei,
Plaça Dïou en ligno prémiero,
La counscienço ou dessus dou Rei.
Fièri iguanaoudo, is assemblado
Dou Déser, suvido di sïou,
Lou sïaoume én pocho, èroun anado
A travès cham pér prégua Dïou.

Mai li dragoun dou Rei véyavoun
Sus la foulo én prièro, zou !
Zou ! Lou sabre nus s'acoussavoun...
Et d'ome de cur et d'ounou
Lèou li galèro èroun puplado,
Et si fénno, i man di dragoun,
En Aïguamorto èroun ménado
Et la toure èro sa prisoun.

Soufrissien, li paouri doulento,
La fam, la sé, lou fré, lou caou ;
Avien li languitudo sento
Dis assemblado et de l'oustaou.
Mai 'vien la Fé, counfor et baoume
Di cur murtri que restoun fier ;
Ensemble cantavoun li siaoume
Din la prisoun commo ou Deser.

Li jour, li més, lis an passavoun
E noun jamaï li sourtissien.
D'uni, i soufrenço resistavoun,
D'aoutri, pechaire ! mourissien.
Mai sa Fé, l'ourien pa véndudo,
Mai soun Dïou, l'ourien pa trahi ;
Noun ! Iguanaoudo èroun nascudo,
Iguanaoudo vouyen mouri !

Davan ti peiro souréyado
Qu'un aoutre passe éndifèren,
O Toure ! a mis yeul siès sacrado.
Siei tout esmougu'n té vésen,
Toure de la Fé simplo et forto,
Simbel de glorio et de pieta,
Toure di paouri fénno morto
Pér soun Dïou e sa liberta !

La vieille cité d'Aigues-mortes,
La cité du roi Saint-Louis,
Pâle et rêveuse entre ses portes,
Conte à la mer ses longs ennuis.
Une tour, sévère avant-garde,
Elevant son front sombre et fier,
Près des remparts, au loin regarde,
Regarde la plaine et la mer...

L'arbre s'incline au vent qui gronde,
Balayant la route en son cours :
Quel silence en la Tour profonde !
Il n'en fut pas ainsi toujours.
Et de leurs barques attardées
La nuit, les pêcheurs entendaient
Tantôt des plaintes étouffées,
Tantôt des femmes qui chantaient.

C'étaient de pauvres prisonnières ;
Elles avaient bravé la Loi
Pour prier le Dieu de leurs pères,
Et le servir avant le roi.
Huguenotes, aux Assemblées
Du Désert, suivant leur pasteur,
Sans crainte elles étaient allées,
Leur psautier caché sur le cœur.

Mais les dragons veillaient dans l'ombre :
Et sur l'assemblée à genoux,
Leur légion s'abattait sombre...
Hélas ! et tombant sous leurs coups,
Des héros peuplent les galères,
Et leurs femmes, la chaîne au bras,
Vers Aigues-Mortes, prisonnières,
Sont conduites par les soldats.

Elles souffraient, pauvres victimes,
Des maux sans nombre, en leur prison,
Etouffant les regrets intimes
De leur culte et de leur maison.
Mais gardant la foi, divin baume
Du cœur meurtri qui reste fier,
Ensemble elles chantaient un psaume
Dans la prison comme au Désert.

Les jours passaient et les années ;
Leurs souffrances toujours duraient.
Les unes vivaient résignées,
Beaucoup d'autres, hélas ! mouraient.
Mais jamais elles ne trahirent
Leur foi, dans ce cachot profond :
Huguenotes, elles naquirent,
Huguenotes, elles mourront.

Que tes vieilles pierres cuivrées
Laissent un autre indifférent,
Elles restent pour moi sacrées,
Et je tressaille en te voyant,
O Tour des convictions fortes,
Témoin de foi et de piété,
Prison des pauvres femmes mortes
Pour leur Dieu, pour leur liberté !

LA CÉVENOLE

Salut, montagnes bien aimées,
Pays sacré de nos aïeux !
Vos vertes cimes sont semées
De beaux souvenirs glorieux.
Elevez vos têtes chenues
Esperou, Bougès, Aigoual !
De leur gloire qui monte aux nues
Vous n'êtes que le piédestal.

Esprit qui les fit vivre,
Anime leurs enfants,
Anime leurs enfants pour qu'ils sachent
les suivre.

Redites-nous, grottes profondes,
L'écho de leurs chants d'autrefois,
Et vous, torrents qui, dans vos ondes
Emportez le bruit de leurs voix !
Les uns, traqués de cimes en cimes,
En vrais lions durent lutter ;
D'autres, — ceux-là furent sublimes —
Surent mourir sans résister.

Esprit qui les fit vivre,
Anime leurs enfants,
Anime leurs enfants pour qu'ils sachent
[les suivre.

O vétérans de nos vallées,
Vieux châtaigniers aux bras tordus,
Les cris des mères désolées
Vous seuls les avez entendus !
Suspendus aux flancs des collines,
Vous seuls savez que d'ossements
Dorment, là-bas, dans les ravines,
Jusques au jour des jugements !

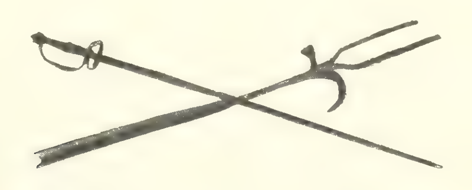
Esprit qui les fit vivre
Anime leurs enfants,
Anime leurs enfants pour qu'ils sachent
les suivre.

Dans quel granit, ô mes Cévennes,
Fut taillé ce peuple vainqueur ?
Quel sang avaient-ils dans les veines ?
Quel amour avaient-ils au cœur ?
L'esprit de Christ était la vie
De ces pâtres émancipés
Et dans le sang qui purifie
Leurs courages étaient trempés.

Esprit qui les fit vivre,
Anime leurs enfants,
Anime leurs enfants pour qu'ils sachent
[les suivre

Huguenots ! le Dieu de nos pères
N'est-il pas notre Dieu toujours ?
Servons-le dans les jours prospères
Comme ils firent aux mauvais jours ;
Et vaillants comme ils surent l'être,
Nourris comme eux du sang des forts,
Donnons notre vie à ce Maître
Pour lequel nos aïeux sont morts ?

Esprit qui les fit vivre,
Anime leurs enfants
Anime leurs enfants pour qu'ils sachent
[les suivre.



Achevé d'imprimer
Le 20 Décembre 1911
par Maurice Beau
imprimeur-éditeur à Alais


MAISON
LAPORTE
ROLAND

COMPTE-RENDU DE LA PRESSE

Le Temps (*25 Septembre*). — ..... « M. Frank Puaux, qui a eu l'initiative de ce Musée, en a relevé, dans son discours inaugural, avec une extrême fermeté, le caractère éminemment français, et M. Edmond Hugues, qui en est le conservateur, en a décrit les premières acquisitions... Il y avait là, près de trois mille personnes. Quand le soir vint, ces rudes montagnards cévenols regagnèrent en longues théories leurs demeures lointaines. Un grand calme régnait sur les hauteurs, et le spectacle avait quelque chose de profondément émouvant pour ceux qui se souviennent. »

Le Journal de Genève (*3 Octobre*). — ..... « Fête émouvante s'il en fut, belle initiative due à la Société de l'Histoire du protestantisme français qui, ayant acheté la célèbre demeure, la consacre aujourd'hui au souvenir des héros et des martyrs du Désert. Trouverait-on, ailleurs, un cadre plus approprié et plus suggestif pour cette collection unique des édits d'expulsion et de poursuites, pour les méreaux, médailles, gravures, pour ces coupes de communion, ces burettes à vin, emportées, non sans danger, aux réunions du Désert, pour ces coiffes huguenotes, ces rabats de prédicants, ces croix cévenoles avec leur colombe.... Genève, qui prépare le monument de la Réformation, saluera avec respect ce coin de terre perdu dans les Cévennes, où tout protestant viendra honorer dans leur cadre, ses premiers défenseurs, les défenseurs et martyrs de la liberté de conscience. » — Arc.

Le Huguenot (*1er Octobre*). — ..... « Jamais, sans nul doute, la route du Mas Soubeyran n'avait vu un tel emcombrement de voitures, d'automobiles, de véhicules de toutes sortes, sans compter les bicyclistes et les piétons... On emporte de cette visite et de cette assemblée des souvenirs inoubliables. Dieu veuille les graver dans les cœurs de tous les auditeurs et les faire concourir au réveil de la foi et de la vie chrétienne dans nos églises... » — L. Albert.

L'Eglise libre (*6 Octobre*).— ..... « Tous ceux qui ont eu le privilège d'assister à cette émouvante cérémonie en ont emporté un ineffaçable souvenir. Jamais assemblée de ce genre n'avait été aussi nombreuse... Près de 3.000 personnes, dont 30 pasteurs, avaient répondu, avec enthousiasme, à l'appel adressé, affirmant ainsi l'étroite et fraternelle solidarité qui relie entre elles nos différentes églises, héritières d'un patrimoine commun et trois fois sacré. Quand il s'agit de communier dans le culte du souvenir, le peuple protestant, en dépit de toutes les divergences, n'est plus qu'un cœur et qu'une âme. A l'évocation d'un passé glorieux et douloureux tout ensemble, les cœurs huguenots vibrent à l'unisson. » — G. Cadix.

La Vie Nouvelle (*14 Octobre*). — « Si jamais collection rare et suggestive fut placée dans son vrai cadre, c'est bien celle-là... Mais les fondateurs du Musée veulent faire plus encore : d'un grenier à foin, dans cette même maison, ils veulent faire une chapelle commémorative de toute l'époque et des héros camisards. Des plaques de marbre, apposées aux parois, évoqueront leurs noms. A côté du Musée, où de tant de pays voisins de France et de tant de provinces françaises persécutées : Poitou, Dauphiné, Béarn, Ile-de-France, les souvenirs reviendront et trouveront leur cadre : ici, on élèvera aux martyrs du grand Roi et aux premiers organisateurs de l'Eglise, un monument de respectueux souvenir et d'admirative sympathie. » — A. Teissier du Cros.

Vivo Prouvenço ! (*7 Octobre*), — « Basto ! d'en-pertout, come per lou museon Arlaten, li douno van enrichi lou Mas Soubeiran que devendra seguramen l'un de roumavage li mai ensignaire per aquéli que s'entrasou de marco naciounalo de nosti pople d'O. » Peïre Devoluy.

Foi et Vie (*1er Novembre*). — « Ombres sorties de la poussière funéraire pour faire frissonner les hommes... C'est vous les vaincus victorieux... forçats se laissant déchirer à coups de corde plutôt que de lever le bonnet quand on célébrait la messe sur la galère : apôtres condamnés à la roue, qui témoignaient une joie héroïque, en marchant au supplice : proscrits, cherchant un abri dans les cavernes et les trous des rochers, échappant par miracle aux miquelets de Bâville : soldats criant aux armes et appelant à la prière... » — R. Gout.

Excelsior (*6 Octobre*).— « On vient d'inaugurer au Mas Soubeyran, dans les montagnes des Cévennes, sur l'initiative de M. Frank Puaux, président de la Société de l'Histoire du protestantisme français, un musée de la guerre des Camisards. »

(*Excelsior* a reproduit la photographie d'une des salles du Musée).

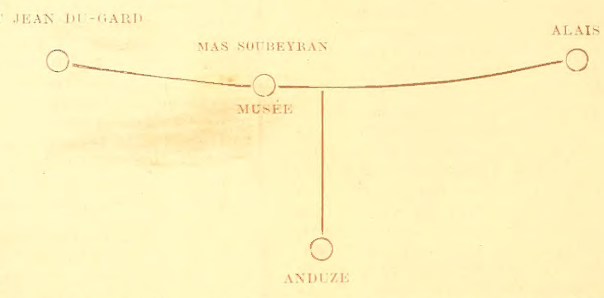
AVIS IMPORTANT

Nous tenons à la disposition des personnes qui, désireuses de s'associer à l'œuvre du Musée du Désert, voudraient la faire connaître, en répandant autour d'elles cette plaquette, des exemplaires aux conditions suivantes :

5	Exemplaires,	1 fr. 50	franco port
10	»	3 francs	»
20	»	5 fr. 50	»

Prière de s'adresser à M. BEAU, imprimeur-éditeur, boulevard Gambetta, Alais (Gard).

ITINÉRAIRE



D'Alais, de St-Jean-du-Gard, d'Anduze, il est aisé de se faire conduire au Musée du Mas Soubeyran. Le prix d'une voiture de louage, pour la demi-journée, est environ de 6 francs.

Pour l'été, un service par automobile est à l'étude. Les voitures partiraient de Langogne et visiteraient Mende, Florac, St-Jean-du-Gard et le Mas Soubeyran.

Aux touristes qui descendent les Gorges du Tarn, la route pittoresque de l'Aigoual, Anduze et du Musée du Désert est recommandée.